HENRY-JEAN SERVAT
PRÉSENTE

UNE VIE DE LÉGENDE

ANNIE GIRARDOT

Un talent généreux

MONDADORI

JEAN-MARC LOUBIER

ANNIE **GIRARDOT**

UN TALENT GÉNÉREUX

Cette édition a été spécialement conçue pour Mondadori France
Mondadori Magazines France
RCS Nanterre 452 791 262
8, rue François-Ory
92543 Montrouge Cedex

Direction éditoriale : Sylvie Siguret (Mondadori)
Directeur de la fabrication : Bernard Pointin (Mondadori)
Chef de fabrication : Agnès Collin (Mondadori)

Réalisation : Carlos Sanchez-Robredo (CIDE)

Imprimé par Mondadori Printing
Via Luigi e Pietro Pozzoni, 11
24034 Cisano Bergamasco (Bergamo)

place des éditeurs

Achevé d'imprimé en avril 2011
ISBN : 978-2-35590-274-1
Dépôt légal : avril 2011

PRÉFACE

ANNIE GIRARDOT

Annie a été une actrice accomplie, une femme frémissante. Sa carrière et sa vie composent une succession de frémissements qui, tout en donnant d'intenses palpitations, n'en finissent pas de nous faire chavirer d'amour et d'amitié pour cette femme épatante et grandiose. Chaque Français, toutes générations confondues, est, un jour ou un autre, tombé en admiration perdue et éperdue pour Girardot qui, dans tel ou tel film, nous épatait. Dans tous ses films, Annie semble toujours vraie, toujours plus vraie que vraie. Sur son visage un rien crispé, qu'encadrent de longues mèches dégringolantes, se reflètent des sentiments à profusion. Annie avait un geste favori. Elle serrait, desserrait et resserrait, autour de sa gorge, son col. Col de manteau, col de chemisier, col de tailleur. Avec ce geste commencé et recommencé, elle exprimait, tour à tour, l'incrédulité et la tristesse, la lassitude et l'acharnement, la passion et la détresse. En une comme en cent physionomies diverses, Annie vibre de palpitations contenues et son visage lumineux exprime les intermittences du cœur et les sautes d'humeur. Girardot, d'abord, ce fut ça. Une femme frémissante donnant l'illusion du vrai.

Dans le cinéma français sur lequel elle régnait, Annie pouvait tout se permettre. Faire rire comme faire pleurer. Et les premières œuvres de jeunes réalisateurs, comme



les grosses machineries de vieilles pointures, se montaient sur son nom. Elle fut la comédienne la plus populaire et la plus chérie du public. En quelques films, Annie Girardot était devenue un phénomène, occupant la place particulière d'une femme de tête, menant sa vie, ses coups de cœur et ses coups de gueule en vrai Jules. Et elle l'est restée, avec des hauts et des bas, un demi-siècle durant.

Regard pétillant, yeux pimpants, mèches décoiffées et débit saccadé, elle est installée à jamais dans un personnage de femme moderne respirant l'air du temps et arpentant le terreau de son époque. Devenue un exemple et un symbole, elle est celle qui ne s'en laisse pas conter, qui cherche et qui retrouve les hommes sur leur terrain où elle se présente comme leur égale.

Annie Girardot fut consacrée, sondage, magazines et recettes à l'appui, comme la plus populaire des actrices françaises. À l'écran, au quotidien, elle afficha l'image d'une générosité excessive et d'un cœur extrême, ses marques personnelles. Annie frémit toujours et joue toujours. Elle joue comme elle vit. Sans mesure. Elle tourna beaucoup, encore et toujours, sans s'apercevoir que le cinéma français avançait et lui faisait faire du surplace. Elle illustrait ainsi parfaitement le système, avec ses étendues et ses limites, d'un cinéma français qui peut, parfois, ne pas faire preuve ni montre de beaucoup d'imagination. Et qui, avec elle, se comporta avec ingratitude. Annie a su gagner l'éternité des cœurs purs. Dodelinant de la tête dans ses derniers jours, Annie nous est restée proche et émouvante à nous en faire pleurer.

Frissonnante et frémissante comme aux premiers jours de notre histoire d'amour avec elle. Comme au moment du premier rendez-vous, quand elle serrait, desserrait, resserrait son manteau marron glacé sur sa gorge nouée et son visage palpitant en un film au titre qui résume tout, *Vivre pour vivre*. Annie nous donne le sentiment du vrai, du vrai de vrai.



Dans Le Désert de Pigalle, *réalisé par Léo Joannon en 1958, Annie Girardot y incarne une prostituée qui apporte son aide à un jeune prêtre missionnaire, lequel espère sauver quelques âmes.*

NANIE, LA TENDRESSE

Dans les bureaux de l'état civil de la mairie du Xe arrondissement de Paris, on ne plaisante pas avec le règlement. Il est hors de question d'affubler son fils ou sa fille d'un prénom ne figurant pas sur la liste autorisée. N'en déplaise à Raymonde Girardot qui vient de mettre au monde son second enfant le 25 octobre 1931 à l'hôpital Saint-Louis. Une fille qu'elle aimerait appeler Nanie.

Malheureusement, la chose est impossible. Elle insiste en vain et finit par se rendre à l'évidence. Sa progéniture s'appellera Anne, mais elle sera toujours Nanie aux yeux de cette mère aimante et célibataire. Une mère qui doit cependant confier sa fille à un couple de médecins exerçant leur art dans la petite commune de Bénouville, à une dizaine de kilomètres de Caen, alors que la petite n'a pas encore atteint ses deux ans. Raymonde doit provisoirement l'abandonner ainsi que son frère aîné Jean afin de se consacrer à ses études de sage-femme qu'elle poursuit dans la préfecture du Calvados. En Normandie, Nanie devient rapidement une belle môme, brune, petite et menue, au visage pointu et aux grands yeux en quête de découverte. Bonne élève, elle ne manque jamais une occasion de se faire remarquer dans la cour de récréation. Elle a le verbe facile. Espiègle et drôle, elle n'est pas la dernière à faire le pitre. Elle s'amuse en compagnie des autres enfants de son âge, pour la plupart des orphelins répartis dans les quatre pouponnières occupant une partie du parc du château de Bénouville. Chacun s'accorde à la trouver enjouée, comme si l'absence de sa mère ne lui faisait pas défaut. « Nanie, la tendresse » comme on la surnomme ne laisse jamais rien apparaître de ses blessures à l'âme.

La couverture de La Petite Illustration *datant de 1939. Ce fut l'un des magazines de chevet de la jeune Annie.*

L'infirmière du 7e art

Nanie a tout juste six ans quand Raymonde vient la rejoindre. Elles ne se sont pas vues depuis quatre années mais elles se retrouvent avec le même bonheur que si elles s'étaient quittées la veille. Raymonde est désormais une sage-femme accomplie et choisit de se mettre à son compte. Elle s'installe avec sa fille et son fils dans une petite maison baptisée Le Nidus dans le centre de Bénouville. Souvent seule à la maison, Nanie lit beaucoup, en particulier le magazine *La Petite Illustration* où sont publiées les



Annie Girardot (1er prix) et Jacques Sereys (2e prix) au concours de comédie classique du conservatoire, le 6 juillet 1954.

textes des pièces de théâtre données à Paris. Elle se surprend à apprendre des scènes entières et à les jouer devant une glace. Jouer, voilà le maître mot de l'enfance de la future Annie Girardot. Sa mère l'a bien compris. Elle l'accompagne un jour au théâtre de Caen assister à une représentation de l'opérette *Véronique* d'André Messager. Ce jour-là, Nanie sait déjà que jouer la comédie est le plus beau métier du monde. Raymonde la pousse dans cette voie en lui conseillant d'intégrer la troupe de théâtre amateur de l'abbé Gaston Saint-Jean. Nanie s'en donne à cœur joie.

En 1943, Raymonde et ses enfants emménagent rue du Stade, à Mondeville. Un faubourg populaire de Caen où Mme Girardot est appréciée. C'est la sage-femme du quartier. C'est aussi une femme autoritaire, mais énergique et chaleureuse qui veille sur sa fille, dont les formes s'arrondissent, comme la prunelle de ses yeux. Mais au soir du 6 juin 1944, Nanie connaît la plus grande peur de sa vie. Avec sa mère et son frère, elle se refugie dans la cave en ce jour du Débarquement. Mille fois elle pense mourir et elle veut savoir qui est son père. Raymonde ne lui donne qu'un prénom, Auguste, se refusant à en

L'HOMMAGE À RAYMONDE

Lorsque Raymonde Girardot était la sage-femme en chef de la maternité de Bénouville, elle organisait chaque année au château une fête des mamans pour célébrer toutes les infirmières et sages-femmes qui endossaient régulièrement un rôle pour les orphelins de la commune. Ce jour-là, on s'y déguisait, on y jouait des saynètes et on y chantait. C'est là que, pour la première fois, Annie Girardot apparaîtra en public en interprétant «Ma poupée chérie ne veut pas dormir». En 1941, le maréchal Pétain ayant entendu parlé de cette célébration trouva l'idée «formidable» et il s'en inspira pour créer la fête des mères rendant ainsi publiquement hommage à Raymonde Girardot.

dire davantage. Quelques jours après cette nuit terrible de bombardements et de combats, Raymonde décide de rejoindre Paris où elle a de la famille. Après trois mois d'errance dans des centres d'accueil, les Girardot élisent domicile villa Godin, à deux pas du Père-Lachaise. Le soir après l'école, Nanie entraîne sa mère au cinéma où, ensemble, elles se délectent des exploits d'un Errol Flynn ou d'un John Wayne. Comme toutes les autres filles de son âge, Nanie tombe amoureuse de Gérard Philipe et se pâme devant la beauté d'Arletty. Adolescente studieuse au lycée Hélène-Boucher, elle n'a nulle envie de devenir une «intellectuelle». Elle veut faire un métier où elle rendra service. Mieux, où elle sera au service des autres. À seize ans, elle quitte le lycée et entre à l'école d'infirmières. Elle s'y applique de toute son âme sans pour autant oublier le théâtre. Un jour, dans un journal, elle tombe sur une petite annonce où il est écrit «Formons des comédiens. Prix modérés. Rue Pergolèse.» Elle passe une audition en récitant *Le Loup et l'Agneau* de La Fontaine. Le professeur, Henri Bosc, un ancien élève de Louis Jouvet, enchanté par sa prestation, la retient tout en lui prédisant un avenir de comédienne.



L'acteur Gérard Philipe fait chavirer le cœur des jeunes filles de l'époque, Annie Girardot la première.



Désormais, Nanie partage son temps entre les stages d'infirmière et ses apprentissages de future actrice. Très rapidement, Raymonde comprend que sa fille serait mieux sur scène que dans les couloirs d'un hôpital. Sans rien lui dire, elle l'inscrit au concours d'entrée du Centre d'art dramatique de la rue Blanche. Devant le très sentencieux Jean Meyer, elle présente un extrait de *Tartuffe* dans le rôle de Dorine. Ce premier essai est couronné de succès, Mlle Girardot devient élève de la rue Blanche le 1er avril 1949. Elle abandonne sans remords ses études d'infirmière tout en se jurant d'apporter du baume au cœur et du réconfort. Comme elle l'écrira plus tard, elle se promet de devenir « l'infirmière du 7e art ». Pour atteindre ce but, elle travaille ses rôles comme une folle. Elle n'a pas le physique d'une jeune première mais elle ne s'en formalise pas. Son accent de titi parisien la prédestine aux rôles comiques d'autant qu'elle juge ses formes peu avantageuses.

Annie Girardot et Jacques Sereys lors du concours de comédie du conservatoire, le 1er juillet 1952.

Un père alsacien

C'est seulement en 1974 qu'Annie Girardot saura que son père se nommait Auguste Heflinger : un Alsacien déjà marié lorsqu'il tombe amoureux de Raymonde. Leur liaison durera plusieurs années. Auguste est également le père de Jean, né cinq ans après Annie. De son côté, Auguste Heflinger a déjà deux garçons et une fille. Raymonde aurait pu jouer les « doublures » toute sa vie, mais son amant meurt en 1933, quand Annie Girardot a un an et demi. Par la suite, Raymonde raconta à sa fille que lorsque Auguste était mourant à l'hôpital, il demanda à voir ses deux enfants illégitimes et qu'il prit Annie dans ses bras, la regarda et l'embrassa.

Elle est petite, rondelette et toujours mal coiffée. Comme s'il s'agissait d'une évidence, Jean Meyer lui suggère de préparer le concours d'entrée au

Conservatoire de Paris… qu'elle réussit le 25 octobre 1952. Là, elle rejoint Jean-Paul Belmondo, Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort, Claude Rich, Françoise Fabian… Parallèlement au Conservatoire, elle court le cachet jouant des saynètes à La Rose Rouge, au Lapin Agile. Elle rejoint encore, à l'occasion, la troupe des Branquignols de Robert Dhéry et Colette Brosset où elle croise Jacqueline Maillan, Michel Serrault, Louis de Funès, Jacques Legras…, tous aussi inconnus qu'elle. De temps à autre, elle fait aussi de la figuration à la Comédie-Française. Puis vient l'heure du concours de sortie en juillet 1954. Elle y décroche deux premiers prix de comédie.

De Cocteau à Luchino

Tout naturellement, Annie Girardot fait son entrée dans la maison de Molière où elle est de tout le répertoire classique. Elle connaît son Musset, son Marivaux, son Hugo sur le bout des doigts et elle

Annie Girardot à la Comédie-Francaise dans le rôle de Valentine dans la pièce de théâtre* La Paix chez soi *de Georges Courteline, le 18 septembre 1954.



Annie Girardot est engagée à la Comédie-Française. Elle pose ici à côté de la statue de Molière, le 16 juillet 1954.

peaufine son jeu en apprenant à dompter les silences et à muscler son articulation. Mais, au bout de deux années, elle commence à en avoir assez de jouer les soubrettes. Elle attend son heure qui ne tarde pas à arriver par le truchement d'un poète. Jean Cocteau la veut pour tenir l'un des rôles principaux féminins de

PREMIÈRE DAUPHINE À 13 ANS

En 1944, c'est sur les plages de l'île du Levant qu'Annie Girardot passe ses vraies premières vacances d'adolescente avec sa mère. Là, elle y découvre les bienfaits du naturisme. Cette même année, elle est élue première dauphine de Miss Île du Levant. Elle y retournera régulièrement et elle initiera nombre de ses amis au « bonheur de vivre sans entraves », comme ses amis Jean-Pierre Marielle, Georges Moustaki, Jean Desailly, Jean-Louis Barrault, Michel Simon et Michel Vitold ainsi que les comédiennes Madeleine Renaud, Simone Valère… En 2002, lors d'une rapide escale sur cette île, Annie Girardot y retrouvera pour son plus grand bonheur Chantal Carita, alors assistante du coiffeur Alexandre qui, en 1956, lui façonna, pour les besoins de *La Machine à écrire* de Jean Cocteau, la coupe de cheveux qui la rendit célèbre.

La Machine à écrire aux côtés de Robert Hirsch et Lise Delamare, dans une mise en scène signée Jean Meyer. Si, lors des répétitions, Cocteau est loin de regretter son choix, en revanche, il conseille à Annie de changer de look. Il la conduit chez le plus grand coiffeur du moment, Alexandre, qui lui cisèle une coupe androgyne où on ne voit plus que ses yeux, ses pommettes et sa bouche. Annie a vingt-cinq ans et comme elle le dira plus tard : « Je suis née de la main du poète. » La première de *La Machine à écrire* est un triomphe. Mieux, les journalistes lui prédisent un grand avenir.

Un bonheur ne venant jamais seul, le cinéma courtise cette « nouvelle vedette » dont parle le Tout-Paris. Léo Joannon l'engage pour un premier vrai rôle dans *L'Homme aux clefs d'or* qu'elle tourne à Monte-Carlo en compagnie de Pierre Fresnay. Une fois le film en salles, on continue de louer son talent. Certains y notent la sûreté de son jeu, d'autres ses éclairs d'intelligence. Une performance qui lui vaut de recevoir en 1956, la médaille du prix Suzanne-Bianchetti, l'équivalent



Dans L'Homme aux clefs d'or, *un film réalisé en 1956, par Léo Joannon.*


Dans Le Désert de Pigalle*, réalisé par Léo Joannon, en 1958.*

aujourd'hui du prix Romy-Schneider. Annie enchaîne avec *Reproduction interdite* et *Le rouge est mis* de Gilles Grangier, tout en continuant de se produire à la Comédie-Française. Elle va continuer… pour peu de temps. En effet, ses incartades cinématographiques ne plaisent guère à l'administrateur de la maison. Il est temps pour Annie Girardot d'acquérir le statut de sociétaire de la Comédie-Française. Mais pour cela, elle doit choisir entre le théâtre et… le cinéma ! Elle n'hésite pas une seconde. Annie préfère la chaleur des projecteurs à celle des feux de la rampe. De plus, elle se convainc que le théâtre privé saura lui offrir des beaux rôles.

Enrichie par ses cachets de cinéma, Annie achète un appartement rue des Deux-Ponts, sur l'île Saint-Louis, au cinquième étage d'un bel immeuble. Elle y vit seule, n'ayant guère trouvé le temps de rencontrer le grand amour. Libérée de ses engagements à la Comédie-Française le 31 décembre 1957, elle part en tournée le… 1er janvier 1958 avec une pièce d'Armand Salacrou, *Une femme trop honnête*, où elle est une épouse fidèle refusant de tromper son mari et préférant le tuer avant de se jeter dans les bras de son amant. C'est lors de cette tournée qu'elle rencontre à Colmar, le réalisateur Norbert Carbonnaux. Il a quarante ans et c'est un bel homme. Annie en tombe amoureuse, et, une fois sa tournée achevée, elle part vivre chez lui quai Louis-Blériot dans le XVIe arrondissement, en bord de Seine. Ensemble, ils passent des vacances à Saint-Tropez. Annie ressent alors de violentes douleurs dans le bas-ventre, suite à un avortement qu'elle lui aurait caché. Hospitalisée, elle s'en tire miraculeusement, mais les médecins ne lui cachent pas que cette infection des ovaires a mis fin à tout espoir d'une éventuelle maternité. Le coup est si rude qu'elle décide de s'exiler quelque temps dans le Midi de la France. À son retour, Simone Berriau, la directrice du Théâtre Antoine, lui propose de créer *L'Idiote* de Marcel Achard. La pièce n'est pas encore écrite et le projet ne devrait voir le jour que d'ici deux années. Annie en accepte le principe, ignorant qu'on songe à la faire travailler avec Jean Marais et Luchino Visconti.



« AMORE A PRIMA VISTA »

Le rendez-vous est fixé au 8 octobre 1958. Nul ne peut affirmer si Annie sera sur pied pour rejoindre Luchino Visconti au Théâtre de la Renaissance ce jour-là. Depuis qu'elle est rentrée à Paris, elle s'en est remise aux bons soins de sa mère. Dans son appartement de la rue de Bagnolet, Raymonde applique des cataplasmes de feuilles de chou sur le ventre de sa

À l'occasion de* Rocco et ses frères*, un film réalisé par Luchino Visconti en 1960, Annie Girardot rencontre Renato Salvatori avec qui elle aura une fille, Giulia.

fille persuadée que cela complètera efficacement le traitement à la pénicilline ordonné par les médecins. Annie est faible, très faible. Mais comment pourrait-elle refuser l'invitation du metteur en scène italien qui veut l'auditionner pour être la partenaire à Paris de Jean Marais dans *Deux sur la balançoire*. Ce rôle de jeune fille perdue créé par Anne Crawford à Broadway semble avoir été écrit pour elle et, surtout, on ne saurait rien refuser au *maestro* italien Luchino Visconti. Mais comment être à son avantage quand on ne tient pas sur ses jambes? Comme si une bonne étoile veillait sur Annie, la veille du départ du metteur en scène pour Paris, le pape Pie XII meurt. En deuil, toute l'Italie suspend toute activité économique. Les transports sont suspendus et l'audition prévue est reportée d'une quinzaine de jours. Tout juste le temps pour Annie de se requinquer et de se préparer à ce qu'elle craint être une épreuve impressionnante.



Annie en compagnie de Luchino Visconti et de Jean Marais, en 1958, au Théâtre des Ambassadeurs, à Paris.

« Mon ami, mon amant, mon maître, mon frère »

Au jour et à l'heure dits, rongée par le trac, Annie s'en remet aux ordres d'un Visconti massif et impérial. Elle l'écoute lire en entier le texte de la pièce de William Gibson. Tout aussi subjugué, Jean Marais observe le maître tenant les rôles de Gittel Mosca, la danseuse malade et sans talent, et de Jerry Ryan, l'avocat désœuvré en instance de divorce. Au terme de ce premier contact, Visconti annonce aux deux comédiens que les répétitions commencent dès le lendemain! Au terme d'un mois de travail harassant et minutieux, conseillée tout en douceur par Visconti, Annie a apprivoisé son personnage de «petite mouche fragile et entêtante qui se balance de tout». Le 13 novembre 1958, soir de la première, la pièce est un succès salué par une presse unanime. Annie et Jean sont partis pour un marathon théâtral qui va durer des mois. Quand elle n'est pas sur scène, Annie met son talent au service de films, tels que *Maigret tend un piège* de Jean Delannoy, *Le Désert de Pigalle* de Léo Joannon ou *La Corde raide* de

Annie Girardot dans Maigret tend un piège, *de Jean Delannoy, en1958.*

Annie Girardot, François Périer et le metteur en scène Jean-Charles Dudrumet consultant le scénario sur le tournage de La Corde raide, *le 6 octobre 1959.*

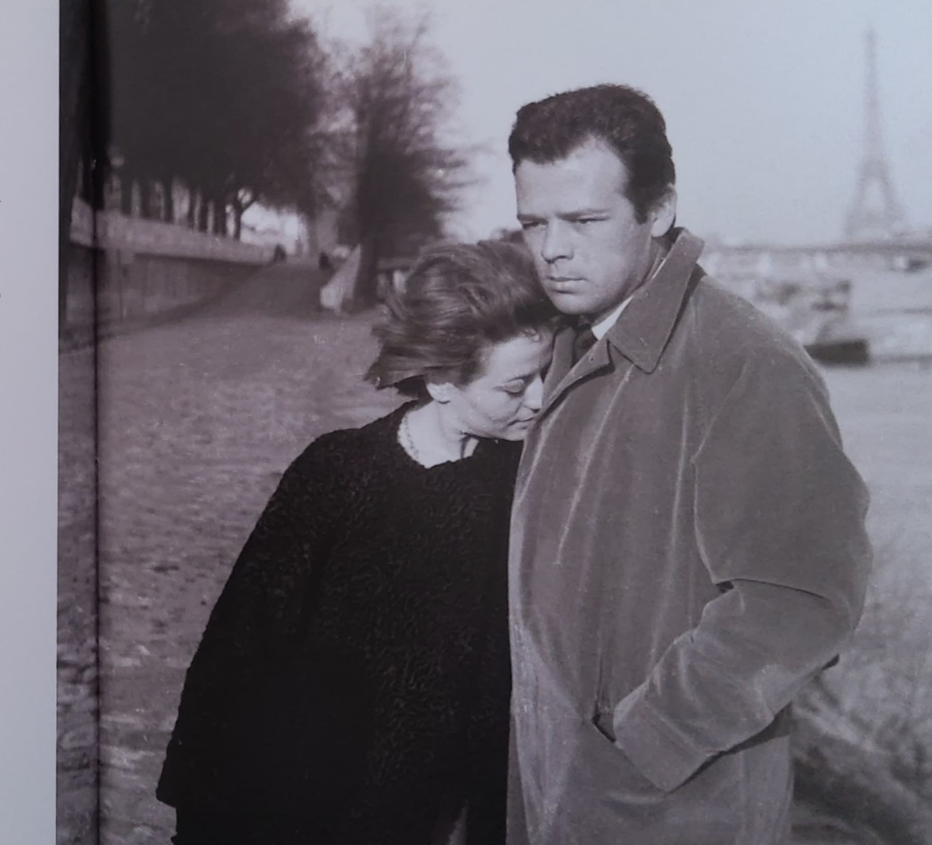


Jean-Charles Dudrumet. Ses journées sont bien remplies et ses nuits aussi. Des nuits qu'elle passe en compagnie d'Édith Piaf dans son appartement du boulevard Lannes. Une amitié quasi amoureuse lie la star en devenir et la chanteuse. «On s'est reconnues, racontera Annie Girardot. Fortes et paumées à la fois, invincibles et éternellement vacillantes.»

Tandis qu'Annie Girardot triomphe sur scène, Luchino Visconti n'en a pas encore fini avec elle. Celui dont elle dit qu'il lui a ouvert «le monde du beau», celui dont elle affirme encore qu'il est «mon ami, mon amant, mon maître, mon frère», tient à l'engager dans son prochain film. On lui a certes suggéré d'engager Brigitte Bardot ou Pascale Petit, mais il cherche une comédienne et «pas une manucure» pour être Nadia, la jeune prostituée de *Rocco et ses frères*. Visconti la presse de venir à Rome pour faire quelques bouts d'essais. Cela se passe via Salaria dans le palais du réalisateur. Lorsqu'Annie entre dans son bureau, un autre homme grand et baraqué parle avec animation en italien. Elle ne comprend pas un traître mot. L'homme qui lui tourne le dos est une célébrité dans son pays depuis que cet ancien maître-nageur a été remarqué, en 1952, par le cinéaste Luciano Emmer.

Renato Salvatori a vingt-six ans et un charme dévastateur qui n'échappe pas à Annie Girardot. Elle manque de s'évanouir en le voyant de face. Elle aime son visage, son nez court et un peu écrasé de boxeur, ses yeux fendus comme ceux d'un loup, son corps trapu et puissant. Même si elle tente de s'en défendre, Annie connaît son premier coup de foudre. «*Amore a prima vista.*» L'amour dès le premier regard!

Mais pour commencer, place aux essais cinématographiques où Visconti lui fait répéter la scène de la rencontre entre Nadia, la putain, et Simone, le client. L'exercice terminé, elle part aux bras de Renato visiter la maison qu'elle habitera durant son séjour romain. Renato la promène dans la Ville Éternelle. Et, dès le premier soir, Annie dort dans ses bras. De retour à Paris, Annie, qui ignore encore si Visconti va la retenir dans son film, ne pense qu'à Renato auquel elle téléphone chaque jour. Quand Olga Horstig, son agent artistique, lui signifie qu'elle sera Nadia, Annie ne se sent plus de joie. Elle n'a qu'une hâte, partir pour Rome au début janvier 1960. Elle va, d'une part, consacrer toute son énergie à Visconti et, d'autre part, donner son âme et son corps à Salvatori sous les regards d'un Alain Delon qui lui conseille de tout dire à Norbert Carbonnaux. Mais son compagnon a déjà compris qu'Annie ne reviendra pas quai Louis-Blériot et que leur histoire d'amour s'arrête là. Annie est comme ensorcelée par Renato qui la fascine et parfois lui fait peur quand il ne peut contrôler ses accès de fureur. Qu'importe, elle aime cet homme comme elle n'a jamais aimé auparavant. Renato est à la fois un cyclone et un tremblement de terre. À côté de lui, aucun autre homme n'existe aux yeux d'une Annie Girardot qui donne sa pleine mesure dans ce *Rocco et ses frères* qui, pourtant, lors de sa sortie en France en 1961 est accueilli froidement. Un fiasco à la fois critique et commercial, chacun s'accordant à trouver l'histoire amorale, voire obscène. En Italie, le film déclenche une virulente polémique qui n'empêche pas les spectateurs de se ruer dans les salles obscures. Annie vient de



Annie Girardot en compagnie de Renato Salvatori, en 1960, sur les quais de Seine, à Paris.



Annie partage l'affiche de Rocco et ses frères avec Alain Delon.

tourner le premier film important de sa jeune carrière et, déjà, elle songe à trouver un havre de paix pour abriter ses amours.

Sur un petit nuage à Los Angeles

Au bras de Renato, Annie a écumé tous les quartiers de Paris afin de dénicher un nid douillet. Elle cherche un lieu qui ne dépayse pas trop son amoureux de la splendeur des rues pavées de Rome. Elle songe tout d'abord au Marais, puis un jour alors qu'ils se promènent place des Vosges, Salvatori s'extasie devant les arcades et le grand jardin carré. Sous le charme, il lui lance : « Si tu veux m'épouser, tu dois acheter ici et tout de suite ! » Annie n'en demande pas plus. Les logements ne coûtent pas cher et quinze jours plus tard, elle acquiert un magnifique duplex donnant sur l'entrée du jardin au n°25 de cette place des Vosges, qui sera, vingt ans durant, le témoin à la fois de grands moments de bonheur et de tristesse.

Sitôt le film de Visconti terminé, Annie reprend le chemin des planches pour jouer *L'Idiote* de Marcel Achard au Théâtre Antoine. Elle a comme partenaire Jean-Pierre Cassel et comme metteur en scène Jean Meyer. Dans cette histoire policière,



Annie Girardot dans Rocco et ses frères, de Luchino Visconti, en 1960.

Annie est une servante présumée coupable d'avoir assassiné un valet de chambre. Elle veut jouer sur le registre de la gravité alors que Meyer la voudrait plus frivole. Les répétitions sont houleuses, mais Annie tient bon, pariant que le public la suivra. Le 22 septembre 1960, le verdict des spectateurs de la première ne peut que la conforter dans son obstination. C'est un triomphe. Et qui dit succès dit pièce à l'affiche pendant des mois. Cela n'est pas du goût d'une Annie éloignée de son Renato reparti en Italie où il tourne et où il vit. Séparée de « son homme » qui lui fait de rares et rapides visites à Paris, Annie ne tarde pas à craquer. Elle est très malheureuse de ne pouvoir être à ses côtés. Triste de son sort, elle déprime vite au point d'en perdre l'usage de sa voix. Au bout de huit mois de triomphe, elle déclare forfait au grand dam de Marcel Achard. Sans perdre une seconde, Annie s'envole pour Rome et se love dans les bras d'un Renato qui la couvre de baisers et la couve



Annie Girardot, Renato Salvatori et Claudia Cardinale au Festival de Venise, le 6 septembre 1960.



afin qu'elle retrouve l'usage de la parole. Elle lui jure qu'une fois ses cordes vocales réparées, elle apprendra l'italien.

Après six mois de convalescence et de rééducation, Annie et Renato se rendent aux États-Unis pour y tourner ensemble *Smog* de Franco Rossi. À l'abri des regards

Annie Girardot et Renato Salvatori signent le registre de mariage à la mairie du XVIe, le 6 janvier 1962.

indiscrets, ils séjournent huit semaines à Los Angeles où ils vivent sur un petit nuage. À son retour, Annie est engagée dans *Le Bateau d'Émile*, signé Denys de

La Patellière, où elle partage la vedette avec Lino Ventura, Pierre Brasseur et Michel Simon. C'est sur le tournage de ce film, le 25 octobre 1961 qu'elle découvre qu'elle est enceinte. Une superbe nouvelle pour cette femme à laquelle on avait prédit qu'elle ne pourrait jamais plus enfanter! Elle s'empresse d'alerter Renato qui ne cache pas sa joie. Renato est-il prêt à l'épouser? Sans la moindre hésitation, il lui fait part de son ardent désir de devenir son mari.

La cérémonie civile est fixée au 6 janvier 1962 à la mairie du XVIe arrondissement de Paris, avec pour témoins Luchino Visconti, Jean Cocteau et le comédien Christian Marquand. Dès le lendemain de leurs épousailles, Renato Salvatori disparaît pendant sept semaines! Nul ne sait, pas même Annie, où il est allé se réfugier ni pourquoi il a pris la poudre d'escampette. Annie n'est pas au bout de ses surprises. Une fois revenu au bercail, Renato n'ose plus toucher sa femme. Son gros ventre l'effraie. Le 4 juillet 1962, Annie met au monde une petite fille aux yeux noirs. Annie et Renato l'appellent Giulia, le prénom de sa grand-mère paternelle.

DE MÈRE INCONNUE

Trop heureux ou négligeant lorsque Renato Salvatori déclare sa fille à l'état civil italien, il oublie de faire inscrire le nom de la mère de l'enfant. Ainsi, Giulia Salvatori est née… de mère inconnue.

Le bébé vit ses premières heures via Tribuna di Campitelli où les amis, Delon et Schneider, Catherine Deneuve, Jean-Claude Brialy, Simone Signoret viennent l'admirer. Trois jours après la naissance de cet enfant de l'amour, Annie rejoint Roger Vadim qui l'a engagée dans son film *Le Vice et la Vertu*. Elle laisse sa fille, son «amour et sa chérie», aux bons soins d'Odabella, au service de la famille Salvatori depuis longtemps. Et il en sera ainsi pendant trois ans, ce qui fera dire à Giulia qu'«Odabella se comporta comme une mère pour la petite fille solitaire que j'étais.» Annie ne néglige pas son enfant. Elle l'aime mais n'a pas le temps de s'en occuper, car le cinéma l'accapare.



Dans Le Bateau d'Émile *de Denys de La Patellière, en 1962, en compagnie de Lino Ventura.*

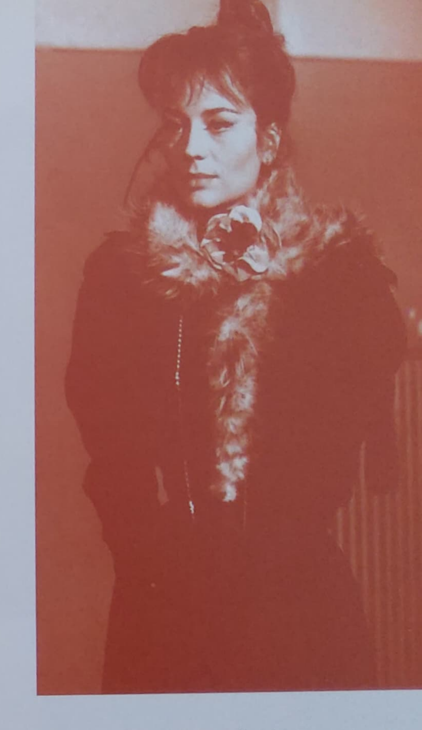


DIVORCE À L'ITALIENNE

Le succès de *Rocco et ses frères* en Italie ne manque pas de titiller l'imagination d'un grand nombre de metteurs en scène transalpins. Ils sont plusieurs à vouloir s'attirer les faveurs d'Annie Girardot, devenue à leurs yeux un gage de réussite. Ils se nomment Sergio Corbucci, Mario Monicelli,

Avec Yves Montand, dans Vivre pour Vivre, réalisé par Claude Lelouch, en 1967. Ce film obtiendra le Grand Prix du cinéma français et le Golden Globe du meilleur film étranger en 1967.

Dans L'Autre femme, *de Francois Villiers, avec* Richard Johnson, *en 1963.*



Dans Les Camarades, *réalisé par Mario Monicelli, en 1963.*

Valentino Orsini, Duccio Tessari ou encore Ugo Gregoretti. Tous lui font des propositions alléchantes qu'Annie ne refuse pas au risque de tourner dans des navets à l'exception de *Les Camarades* (*I compagni*) de Monicelli, où elle joue le rôle d'une prostituée refusant de travailler à l'usine et devenant l'une des têtes pensantes du mouvement ouvrier naissant au XIXe siècle. Tourné en Yougoslavie en compagnie de Marcello Mastroianni, Bernard Blier et Renato Salvatori, ce film ne sortira en France qu'en 1966 et ne connaîtra aucun succès. Quant aux autres, ils ne sont même pas distribués en France. Seul *Le Mari de la femme à barbe* (*La Donna scimmia*) de Marco Ferreri a cette faveur en 1964. Un film insolent dans lequel Annie Girardot se métamorphose en singe femelle vêtu d'un simple cache-sexe et d'un soutien-gorge. Ferreri veut choquer pour mieux dénoncer à travers cette femme monstrueuse toutes les méchancetés et les exclusions.
Les critiques de cinéma tirent à boulets rouges sur ce long-métrage qu'ils traitent «d'entreprise abjecte». Seul Jean-Louis Bory trouve Annie «belle, touchante… et féminine, car son pelage que l'on devine



soyeux appelle le guili-guili.» Le public est loin de remplir les salles et le film de Ferreri quitte l'affiche. Entre 1963 et 1966, Annie tourne sept films qui ne connaîtront aucun succès. Autant dire que sa carrière marque le pas à l'écran comme au théâtre. Trois pièces – *Après la chute* d'Arthur Miller,

Lors de la conférence de presse pour la pièce* Après la chute*, le 16 janvier 1965 : Luchino Visconti, Michel Auclair, Annie Girardot et Arthur Miller, l'auteur.

Le Jour de la tortue de Garinei et Giovannini, *Seule dans le noir* de Frédérick Knott – trois échecs retentissants. Mais ce n'est pas ce qui chagrine le plus Madame Salvatori.

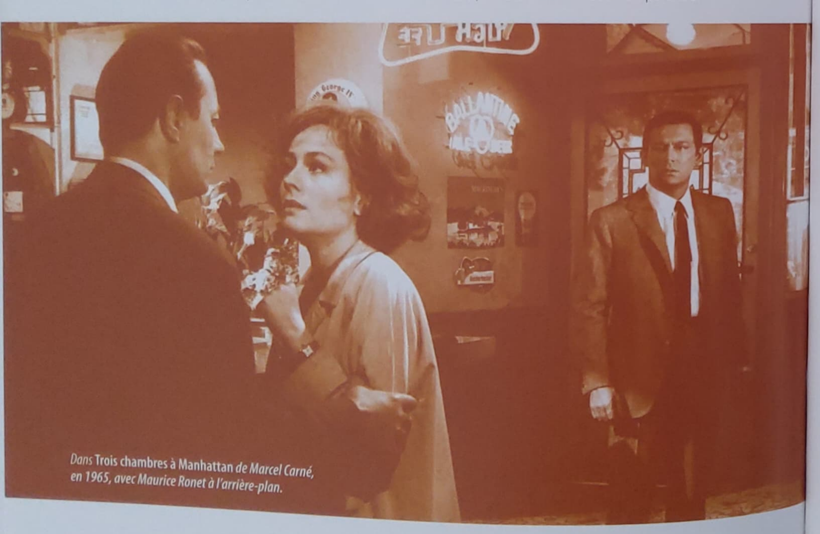
« *Ti amo. Fabia.* »

Depuis le jour où elle a dit «oui» à Renato, Annie s'est confortablement installée dans leur façon de faire vie commune. Quelques semaines à Rome, quelques jours à Paris… Le plus clair du temps, ils vivent chacun de leur côté afin de ne pas contrarier l'avancée de leurs carrières respectives. Ils se téléphonent plusieurs heures par jour et Annie se contente de ce mode de vie de couple entre parenthèses. Elle ferme volontiers les yeux sur les incartades de son cavaleur de mari. Elle se persuade qu'il l'aime à sa façon et elle ne trouve rien à redire jusqu'à ce jour de 1966 où son Renato est, soit disant, parti faire un stage d'anglais à Londres. Il lui demande de la rejoindre et alors qu'il s'absente, Annie furète dans leur chambre d'hôtel. «Je ne fouille pas, racontera-t-elle, non, mais je regarde distraitement sachant très bien ce que je finirai par découvrir.» Et, dans la poche de l'une de ses vestes, elle trouve un petit mot où il est écrit : «Ti amo. Fabia.» Annie serre les dents. Au retour de son coquin d'époux, elle explose et elle lui signifie qu'entre eux deux «C'est fini !»



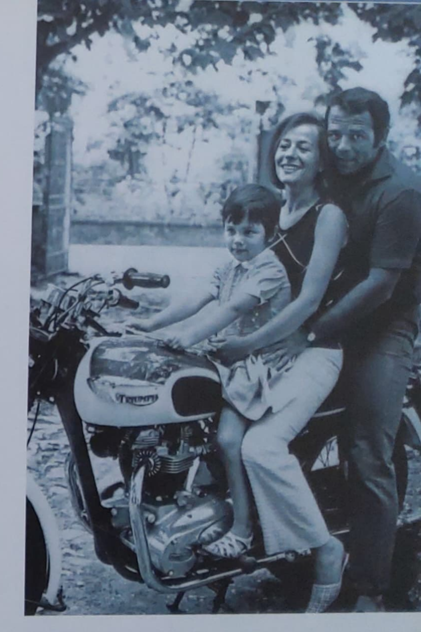
Renato Salvatori et Annie Girardot, un couple à l'histoire aux nombreux rebondissements.

À partir de ce jour, elle reprend son indépendance et, à son tour, ira à la recherche d'autres amours, fussent-elles passagères. Ils ne parlent même pas de se séparer officiellement. Ils trouvent un accord, une sorte de divorce à l'italienne où Renato se chargera de l'éducation de leur fille qu'Annie aura toujours le droit de voir à Rome ou d'accueillir à Paris. Pour Annie, cette séparation est une blessure quasi mortelle, mais elle n'en laisse rien paraître.



Dans **Trois chambres à Manhattan** *de Marcel Carné, en 1965, avec Maurice Ronet à l'arrière-plan.*

Heureusement, en parallèle de ces moments douloureux, Annie obtient sa première vraie récompense professionnelle pour sa prestation dans *Trois chambres à Manhattan* de Marcel Carné qu'elle a tourné aux États-Unis en compagnie de Maurice Ronet. À Venise, elle reçoit le grand prix d'interprétation féminine, la très convoitée Coupe Volpi pour « avoir su offrir un rare exemple de jeu clair et simple en dépit des difficultés d'un scénario moderne banal et sans originalité » pour reprendre les termes du motif retenu par les jurés ! On fête Annie Girardot à Venise mais cela n'a pas beaucoup d'impact sur la suite de sa carrière. Elle doit encore attendre qu'un magicien, voire un prince charmant, consente à lui offrir un rôle sur-mesure pour rebondir. Cet homme, elle le connaît à peine. Elle l'a tout juste croisé sur le tournage de *L'Homme aux clefs d'or*. Il était l'un des assistants préposé à servir les cafés et les sandwichs. Il s'appelle Claude Lelouch et il vient de décrocher la Palme d'or au Festival de Cannes pour *Un homme et une femme*. Il prépare en cette année 1967 son prochain long-métrage qu'il a baptisé *Vivre pour vivre* et qui raconte l'histoire d'un couple au bord du divorce. Quand Lelouch fait appel à elle,



Renato Salvatori et Annie Girardot avec leur fille Giulia, à l'âge de cinq ans, en vacances à Forte dei Marmi, près de Viareggio, le 7 juillet 1967.



Rayonnante, Annie Girardot dans Vivre pour Vivre, de Claude Lelouch, en 1967.

il ne lui dit rien de son scénario, et ne l'informe que de l'identité de son futur partenaire, Yves Montand. Annie n'hésite pas une seconde, car elle sait intuitivement que Lelouch va lui donner l'occasion d'être à l'écran ce qu'elle est dans la vie : une femme généreuse, entière, sans chichi, orgueilleuse et en quête d'un amour sans nuages. Annie et Lelouch s'entendent non seulement à merveille sur le tournage mais encore davantage dans l'intimité. Comme happés l'un vers l'autre, ils deviennent rapidement amants en prenant soin de n'éveiller aucun soupçon. Lelouch est un homme marié – il vient d'épouser Christine Cochet – et Annie n'a aucune envie de défrayer la chronique. Ils s'aiment en cachette entre deux prises de vue en France, aux États-Unis, aux Pays-Bas et même en Afrique. Le film une fois mis en boîte, ils continuent de se retrouver en toute discrétion sans que nul n'en sache jamais rien avant qu'Annie Girardot ne rende cette histoire publique à l'aube de années 2000 ! Leur idylle aura duré presque deux années.

Avec Yves Montand dans Vivre pour Vivre de Claude Lelouch, en 1967.



Un nouveau départ

Annie n'a que trente-six ans et, dans le métier, nombreux la considèrent déjà comme une actrice démodée tout simplement parce qu'elle a tourné sous la direction de réalisateurs d'un autre temps, d'une «ancienne vague». Les Gilles Grangier, Jean Delannoy, Léo Joannon ou Marc Allégret. Ils sont nombreux à l'avoir déjà «enterrée». Et ils seront tout aussi nombreux à réviser leur jugement à l'emporte-pièce en la voyant dans le film de Claude Lelouch. Car *Vivre pour vivre* ressemble fort à une renaissance, à un nouveau départ. Ce n'est pas une page qui se tourne, mais un autre chapitre qui s'ouvre. Celui d'une très bonne actrice qui devient une immense vedette, une tête d'affiche. Une femme qui sait entrer dans le cœur des Français et des Françaises. Une femme normale, une Madame Tout-le-Monde, une «femme tout-terrain» comme le dit si joliment Claude Lelouch.

Annie Girardot dans **Les Gauloises bleues** *de Michel Cournot, en 1968.*

Un amant de passage

Quelques mois après le tournage de *La Bande à Bonnot,* Annie Girardot a la surprise de voir arriver Jacques Brel place des Vosges. Une première visite presque de courtoisie où Brel n'ose avouer sa flamme. Celui qui fut l'amant de Catherine Sauvage, de Danièle Evenou ou encore de Suzanne Gabriello pour laquelle il a écrit *Ne me quitte pas*, est un homme timide. La seconde fois, c'est Annie qui fait le premier pas. Brel sera son amant de passage. Il reste parfois des mois sans lui donner signe de vie mais, à chaque fois qu'ils se retrouvent, ils se donnent sans retenue. Annie verra Brel pour la dernière fois en 1972. Il ne lui dira rien de sa maladie. Elle découvrira dans les journaux qu'il s'est retiré aux îles Marquises rongé par le cancer. Quand Brel tire sa révérence le 9 octobre 1978, Annie en fouillant dans sa mémoire s'aperçoit qu'ils ne sont jamais dit : «Je t'aime.»


Dans La Bande à Bonnot, *de Philippe Fourastié, en 1968.*

C'est une femme du quotidien que le public ovationne dès la sortie du film le 14 septembre 1967. Un succès considérable et planétaire qui obtient le Grand Prix du cinéma français et est couronné d'un Golden Globe du meilleur film étranger.

De retour dans la cour des grands, Annie Girardot croule sous les propositions. Elle accepte celles de Sergueï Guerassimov pour *Le Journaliste*, de Michel Cournot pour *Les Gauloises bleues*, de Leonardo Bercovici pour *L'Histoire d'une femme* et surtout celle de Philippe Fourastié qui lui permet de travailler avec Jacques Brel. Elle apprécie le chanteur et ses textes depuis toujours. Elle a même assisté à son dernier récital en 1966 où, dans sa loge, le Bruxellois lui a dit combien les tournées le fatiguaient et combien il redoutait de ne pas être capable de se renouveler. Il lui confia même : « Si un jour tu me revois chanter, tu me coupes les couilles ! » Fourastié veut les réunir dans *Les Anarchistes/La Bande à Bonnot*, où il sera Raymond la Science et elle Maria la Belge.

Sur le tournage en région parisienne, Annie et Brel s'observent. Ils flirtent mais rien ne se passe. Le moment n'est pas encore venu pour qu'ils deviennent amants. Ils vont mettre une année avant de sauter le pas. Ce film sera un succès de plus à ajouter au palmarès d'une Annie Girardot. Par ailleurs, Annie ne rechigne pas à prêter son concours à une dramatique télévisée, *Le Pain de ménage* de Jules Renard, réalisée par Marcel Cravenne avec pour partenaire son ami Jean Rochefort. Annie aimerait bien aussi remettre les pieds sur une scène de théâtre, mais ses précédents échecs lui imposent la vigilance. Elle préfère attendre plutôt que de se lancer dans une entreprise hasardeuse, d'autant que le cinéma lui offre largement de quoi être satisfaite. À commencer par *Dillinger est mort (Dillinger è morto)* de Marco Ferreri suivi d'*Erotissimo* de Gérard Pirès, d'*Un homme qui me plaît* de Claude Lelouch et surtout d'*Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas mais…*



Dans Erotissimo de Gérard Pirès avec Serge Gainsbourg, en 1968.



Annie Girardot dans **Un homme qui me plaît** *de Claude Lelouch avec Jean Paul Belmondo, en 1969.*

elle cause de Michel Audiard. Le «cycliste» comme on le surnomme lui offre un rôle de femme de ménage surprenant les secrets inavouables de ses patrons pour mieux les faire chanter. En compagnie d'une tribu de joyeux lurons, Bernard Blier, André Pousse, Jean Carmet, Michel Galabru et Mireille Darc, Annie rugit de plaisir dans cette farce où le burlesque le dispute au grand guignol. Une composition qui lui permet d'accroître sa popularité et de faire éclater de rire la France entière. L'année suivante, on l'invite

Décontractée et souriante, sur le tournage du film **Les Novices**, *de Guy Casaril, le 12 juin 1970.*



à donner la réplique à Brigitte Bardot. La presse fait ses gorges chaudes de cette confrontation entre les deux actrices au sommet de leur gloire. N'en déplaise aux esprits chagrins, Annie et Brigitte vont s'entendre comme larrons en foire dans *Les Novices* de Guy Casaril. L'une et l'autre savent qu'elles tournent un film moyen, mais elles font contre mauvaise fortune bon cœur au point de devenir les meilleures amies du monde.

À l'aube des années soixante-dix, Annie peut mesurer le chemin parcouru depuis ses débuts. En quelques films, elle a atteint le nirvana cinématographique. En 1969, elle est devenue l'actrice française la mieux payée. Les producteurs doivent lui faire un chèque de 2,5 millions de francs pour s'assurer sa participation! Annie manie les situations comiques comme personne. Elle pourrait se contenter de ce registre. Mais Annie est une femme en prise directe avec les tourments de son époque et elle ne va pas tarder à en faire la démonstration.



Annie Girardot dans Elle cause plus… elle flingue *de Michel Audiard, en 1972.*

LES FEUX DE L'AMOUR

Le 1er septembre 1969, seule dans son appartement marseillais, une femme de trente-trois ans décide de mettre fin à ses jours. Aucun journal ne s'intéressera à ce qu'il convient d'appeler un fait divers. Pourtant quelques mois plus tôt, ce professeur de lettres avait fait la Une de l'actualité pour avoir eu l'insolence de tomber amoureuse de Christian, l'un de ses élèves de classe de seconde. Une histoire d'amour qui est loin de plaire aux parents de l'adolescent. Ils portent plainte pour « détournement de



L'affiche de Mourir d'aimer d'André Cayatte, 1971.

mineur». Christian fugue un temps en Allemagne. L'enseignante se nomme Gabrielle Russier. Surprise dans les bras de son amant, elle est arrêtée, puis emprisonnée aux Baumettes. Jugée au mois de juillet, elle est condamnée à douze mois de prison avec sursis et à 500 francs d'amende. Le parquet fait appel. Gabrielle Russier ne supportant plus cette situation décide d'en finir et de mourir pour avoir aimer. Le cinéaste André Cayatte se saisit de ce qui est devenu «l'affaire Russier», car, à ses yeux, il s'agit de «l'histoire d'un massacre, l'histoire de ce qui arrive quand la haine se trouve du côté de la loi». Cayatte, qui, depuis qu'il a décidé de troquer sa robe d'avocat pour celle de metteur en scène afin de militer contre la peine de mort et de pointer de la caméra les errances de la justice, s'empare de ce drame. Il demande au journaliste Pierre Dumayet de co-signer le scénario et il songe tout naturellement à Annie pour être Danièle Guénot, le double de Gabrielle Russier.

Intimidation et lettres de menaces

Annie ne se sent pas le droit de refuser ce film engagé. Elle sait ce qu'il en coûte d'aimer à perdre la raison. Toutefois, avant de donner son accord définitif, elle demande à rencontrer le jeune Christian. En l'écoutant, elle mesure la profondeur de

Une scène de Mourir d'aimer avec le jeune Bruno Pradal.

La visiteuse

Annie est à ce point troublée par le calvaire de Gabrielle Russier et le désarroi en cellule de celle-ci qu'elle décide de devenir visiteuse de prison. La souffrance des hommes dans l'univers carcéral la hante. Elle décide de les aider en les visitant et en répondant à leurs lettres. Elle se rend à la Santé, à Fresnes, à Fleury-Mérogis… Elle ne sait rien d'eux mais ils savent tout de celle qu'ils accueillent d'un «Hé, Annie! Comment tu vas?» Des prisonniers de Toulouse lui envoient des cadeaux et ils lui écrivent qu'elle est «une lumière», «un phare». En compagnie des détenus, elle se sent bien. Il en est de même dans les prisons de femmes où celles-ci lui confient leurs peines de cœur, leurs désespoirs. Jusqu'au jour où elle n'aura plus la force de donner beaucoup de son temps à soigner «ces âmes perdues», qui n'imaginent pas «tout ce qu'ils m'apportent», écrira-t-elle dans ses mémoires.

ses sentiments, sa détresse et elle juge inacceptable qu'on soit arrivé à avoir la peau de cette femme en la broyant et en l'humiliant, et à la priver de ses deux enfants et de son métier. Annie prend fait et cause pour cette Gabrielle Russier qu'on a traînée dans la boue. Elle s'insurge contre cette société moralisatrice «laissant un cadavre sur l'asphalte». Ce projet cinématographique n'est pas du goût de tout le monde. Loin s'en faut. On lui envoie des lettres de menaces. On tente de l'intimider. Mais c'est mal connaître Annie Girardot, qui estime de son devoir de porter haut cette tragédie. Elle a une cause à défendre et elle s'y donne sans retenue. Lorsque *Mourir d'aimer* sort le 29 janvier 1971, elle en est grandement récompensée. En une semaine, le film a attiré quelque 700 000 spectateurs! Annie n'en est pas peu fière surtout quand elle apprend de la bouche du père de Gabrielle Russier que celle-ci, deux jours avant son suicide, avait laissé une lettre dans laquelle elle avait écrit : «Je voudrais que ce qui m'arrive serve au moins à quelque chose…».

Ce rôle la marque profondément au point qu'elle trouve plutôt amusant d'être contactée par un jeune réalisateur, Jean-Pierre Blanc, qui lui apporte un scénario cousu main. Le rôle d'une vieille fille qui n'ose avouer ses penchants pour un vieux garçon. Blanc lui offre l'occasion de donner toute sa mesure à la vaste palette de son talent face à un Philippe Noiret tout en timidité. D'un clignement de paupière,

Avec Philippe Noiret dans La Mandarine, *un film réalisé par Édouard Molinaro en 1971.*





Annie Girardot dans Les novices, de Guy Casaril avec Brigitte Bardot , en 1970.



d'un rictus, d'un sourire esquissé, elle transmet à merveille ses tourments, sa solitude, ses attentes. Pendant le tournage à Cassis, elle ne manque pas de s'enticher de Philippe Noiret. Mais celui-ci est marié à la comédienne Monique Chaumette.

Annie Girardot sur le plateau du film **Elle cause plus... elle flingue**, *en mars 1972.*

Annie sait ne pas se montrer inopportune, acceptant de n'être qu'une amie très chère comme elle le sera encore quand

Dans **Elle cause plus... elle flingue**, *de Michel Audiard avec Daniel Prévost, en 1972.*

Édouard Molinaro les réunira dans *La Mandarine* quelques mois plus tard. Voir Annie tomber amoureuse de ses partenaires n'est pas une nouveauté. Il y a eut Renato, Brel… À qui le tour ? Jean Rochefort qui doit être son mari dans *Les Feux de la Chandeleur* de Serge Korber qu'elle doit tourner au début de 1972 ? Non. Rochefort a décliné l'offre ne jugeant pas crédible qu'Annie Girardot puisse vouloir mourir d'amour pour lui ! Ce ne sera donc pas Rochefort mais son remplaçant.

Comme Annie, il est né en 1931. Il a été footballeur et cycliste professionnel avant de faire du théâtre au TNP de Jean Vilar. Il a tenu son premier petit rôle au cinéma devant les caméras d'Alain Resnais dans *Hiroshima mon amour*. Sa silhouette massive l'a très souvent invité à jouer les truands et les durs. Il est considéré comme l'un des plus solides seconds rôles du cinéma français. Il s'appelle Bernard Fresson et sa réputation de séducteur est légendaire. Comme Philippe Noiret, Bernard Fresson est marié. Qu'importe, Annie est immédiatement



Dans* Traitement de choc *d'Alain Jessua avec Robert Hirsch, en 1973.

séduite par l'assurance de cet homme au physique de docker. Annie en est à un moment de sa vie où elle sent le besoin impérieux de bâtir une vraie relation à deux, où elle « voudrait se poser un moment auprès d'un homme, sans se soucier des avions, du passeport, de sa femme. Un homme qui serait là, tout simplement. Et tout le temps. » Qu'importe encore son tempérament volcanique. Elle veut vivre le grand frisson avec Fresson qui, en moins de temps qu'il ne le faut pour le

dire, quitte son épouse Frédérique et vient s'installer place des Vosges. Pour Annie et Bernard, ses *Feux de la Chandeleur* se transforment en feux de l'amour. Fresson s'acclimate à sa nouvelle et vaste demeure. En effet, au fil des années Annie a racheté tous les appartements qui se libéraient dans l'immeuble. C'est un lieu magique où des escaliers et des couloirs relient divers espaces. Raymonde Girardot y vit avec son ami. Giulia a son domaine réservé et Renato peut venir quand il veut. Cela n'est pas du goût de Fresson qui pousse Annie à acheter un terrain à Sèvres où elle fera construire trois maisons : l'une pour abriter son couple, une seconde pour les enfants, et une autre pour l'ex-femme de Fresson qui s'y installe avec son nouvel ami !

Madame Marguerite

Pour Annie tout semble donc sourire. Elle collectionne les succès et elle a retrouvé le chemin du bonheur. Elle prête son concours à des films qui connaissent des fortunes diverses. Si *Elle cause plus… elle flingue* de Michel Audiard emporte est un succès tout comme *Traitement de choc*



d'Alain Jessua, en revanche, *Il n'y a pas de fumée sans feu* d'André Cayatte, *Juliette et Juliette* de Rémo Forlani et surtout *Ursule et Grelu* de Serge Korber ne sont pas aussi bien accueillis. Ce dernier film, qu'Annie a produit, est non seulement une catastrophe artistique mais aussi un gouffre financier. L'entretien de l'immeuble de la place des Vosges, celui des trois maisons sévriennes, sans compter l'aide financière qu'elle apporte à Renato en manque de lires, n'arrangent pas les choses. Annie Girardot doit se rendre à l'évidence : elle est un panier percé. Elle s'enlise au point d'accepter une courte apparition dans *La Gifle* de Claude Pinoteau où elle se contente de deux semaines de tournage en Angleterre. Elle y savoure l'amitié de Lino Ventura, la jeunesse d'Isabelle Adjani et… donne un peu de respiration à son compte en banque. Annie ne croit pas aux miracles, mais elle prie pour

***Annie Girardot et sa fille Giulia Salvatori sur la plage devant l'hôtel Carlton, à Cannes, lors du Festival du film. Le 17 mai 1973, elle y présente le film* Il n'y a pas de fumée sans feu.**



Dans* Juliette et Juliette, *de Rémo Forlani, en 1973.

qu'une opportunité de se remettre à flot se présente.

Le scénariste Jean-Loup Dabadie travaille à l'adaptation d'une pièce du jeune auteur brésilien Roberto Athayde sur la demande d'Annie Girardot. Cette dernière a découvert cette œuvre alors qu'elle était en vacances à Cassis où elle possède un pied-à-terre. Il s'agit d'un long monologue où une institutrice de CM2 fait comprendre à ses

Avec Romy Schneider dans sa loge à l'issue d'une représentation de* Madame Marguerite*, le 18 septembre 1974.





élèves que la vie n'est pas facile, mais qu'elle a aussi des bons côtés. Quand elle a en main le texte mis au point par Dabadie, elle sait que *Madame Marguerite* sera sa bouée de sauvetage. Elle en est à ce point convaincue qu'elle entend la créer à la rentrée théâtrale de septembre 1974 au Théâtre Montparnasse. Elle choisit pour metteur en scène Jorge Lavelli avec lequel elle n'a de cesse de se heurter. Il voudrait qu'elle interprète cette institutrice en jarretelles et talons hauts ! Annie s'y refuse avec une rage folle et décrète que sa *Madame Marguerite* portera une jupe à fleurs et des grosses chaussures de sport.

Le soir de la première tous les amis, de Louis de Funès à Raymond Devos en passant par Michel Audiard, Henri-Georges Clouzot, Michel Simon, Fernando Arrabal lui disent qu'elle est formidable. Les critiques ne partagent pas le même enthousiasme et ne lui font aucun cadeau. Ils lui reprochent d'avoir aussi peu de goût pour choisir ses pièces que pour choisir ses films. De fait, *Madame Marguerite* patine au point que la direction du théâtre songe à l'enlever de l'affiche. Le soir de la dernière, après tout juste trente représentations, une armada de gamins envahit la salle. Il n'y a pas assez de places pour les accueillir. Les bistros du quartier prêtent en catastrophe une vingtaine de chaises. Tous ces mômes applaudissent à tout rompre cette instit' atypique. La partie est gagnée grâce à un fantastique et étrange bouche-à-oreille qui a circulé dans Paris. Maintenant Annie peut continuer de jouer les maîtresses d'école. Elle va le faire pendant deux cents représentations avant de partir en tournée en province, en Belgique et même en Russie. *Madame Marguerite* vient de sauver une Annie Girardot désormais aux anges côté scène. Elle savoure chaque soir cette nouvelle félicité comme pour oublier que côté cœur elle commence à prendre des coups.

DEUX AMIES

Annie Girardot et Romy Schneider étaient de vraies amies. Elles s'étaient rencontrées le soir de la première de *Dommage qu'elle soit une p…*, le 26 mars 1960, quand Romy Schneider fit ses débuts au Théâtre de Paris. Annie recevait Romy et Alain dans sa maison en Sardaigne. Romy fut l'une des premières à saluer la prestation d'Annie dans *Madame Marguerite*. Elles se verront une dernière fois lors de la cérémonie des Césars en 1980.



Avec Paul Meurisse dans une scène du Gitan, réalisé par José Giovanni en 1975.

CÉSAR ET...
CHANSONNETTE

La tournée de *Madame Marguerite* mange une grande partie du temps qu'Annie pourrait consacrer à Bernard Fresson ou à Giulia, qu'elle croise de temps à autre. Elle se donne sans compter à son public et elle parvient, non sans peine, à se libérer pour faire du cinéma en acceptant des petits rôles dans *Il pleut sur Santiago*, d'Helvio Sotal et *Le Gitan*, de José Giovanni, où elle donne quelques répliques à Renato Salvatori et

Dans La Zizanie*, un film réalisé par Claude Zidi en 1978, Annie Girardot y incarne la femme d'un industriel joué par* Louis de Funès*. Au bord de la ruine, il entend se rétablir en fabriquant des appareils de dépollution de l'air.*

Alain Delon. En fait, au pays du 7e art, Annie connaît une période creuse. Elle attend le rôle qui pourrait la remettre en selle. Riche de sa fructueuse découverte de Roberto Athayde, elle se dit que si le hasard la mettait sur les traces d'un bon roman, elle pourrait monter un projet solide. Elle cherche sans jamais trouver cette perle rare. Une perle qui finalement va venir vers elle. Un matin, dans son courrier, il lui arrive un livre signé de Noëlle Loriot. Elle caresse la couverture de *Un cri*, racontant l'histoire d'une femme médecin, chef de service dans un hôpital parisien, qui se diagnostique un cancer. Tout d'abord assommée par cette découverte, elle décide de lutter, prévient ses proches et réorganise sa vie de manière à rassembler ses forces pour vaincre la maladie. Annie lit cette histoire bouleversante en une nuit et décide de jouer à l'écran ce toubib courageux. Elle imagine déjà un film magnifique où il ne sera pas question de mort mais de rage de vivre. Annie voit dans ce témoignage l'occasion de dire que les femmes sont tout aussi capables que



Dans Docteur Françoise Gailland*, de Jean-Louis Bertucelli, Annie Girardot incarne une femme médecin qui, débordée par son travail, délaisse son mari et sa famille, jusqu'au jour où elle apprend qu'elle a un cancer.*



Avec Jean-Pierre Cassel dans **Docteur Françoise Gailland** *de Jean-Louis Bertucelli, en 1975.*

les hommes de lutter contre l'adversité. Elle s'en ouvre au réalisateur Jean-Louis Bertucelli, qui se met à l'ouvrage pour adapter le livre de Noëlle Loriot en lui donnant pour titre *Docteur Françoise Gailland.*

En tenue de ville

Lorsqu'Annie a en main le travail de Bertucelli, elle est déçue. Il a fait de cette femme un monstre froid annonçant à son mari sans ménagement qu'elle a un cancer comme un garagiste annoncerait à son client que sa voiture est bonne pour la casse. Le scénario de Bertucelli est trop lugubre à ses yeux. Elle prend alors le taureau par les cornes en réécrivant tout le texte en collaboration avec Noëlle Loriot. Elle choisit encore avec soin les comédiens et comédiennes devant l'entourer dans cette entreprise. Elle engage la jeune Isabelle Huppert, Jean-Pierre Cassel, François Périer, Suzanne Flon… Pour la musique, elle sollicite son amie Catherine Lara. Pendant toute la durée du tournage, Annie met toute son énergie au service de cette femme qu'elle considère comme

le symbole de la femme malade qui a des sentiments et qui ne cache pas ses peurs. Une femme faite de sable et de chaux.

Ce tournage est aussi le moyen pour Annie Girardot d'oublier ses problèmes conjugaux. Elle ne doute pas de l'amour de Fresson, mais elle commence à supporter de moins en moins ses crises de jalousie et ses violences. Il la bat, il la gifle et… elle encaisse en silence. Il est assez fréquent de la voir arriver aux studios de Boulogne le visage tuméfié. Personne n'ose lui en faire la remarque. Elle passe tout simplement plus de temps dans la salle de maquillage qu'à son habitude! À sa sortie, le 14 janvier 1976, *Docteur Françoise Gailland* connaît un succès phénoménal. Près de trois millions de spectateurs répondent présents. Des hommes et des femmes qui aiment cette Annie Girardot jouant les professeurs, les chauffeurs de taxis, les mères de famille, les avocats… ces femmes ancrées dans la réalité quotidienne. De vraies femmes qui n'ont rien à voir avec celles qui, fardées et habillées en tailleur Chanel, font la Une des magazines féminins. Ce rôle lui vaut dans un premier temps d'être élue «comédienne la plus aimée des Français», puis de figurer sur la liste des actrices susceptibles de décrocher un César.

Au soir du 19 février 1977, salle Pleyel, Lino Ventura ouvre la deuxième cérémonie des Césars. Annie Girardot est présente vêtue d'une simple tenue de ville comme si tout cela n'avait pas vraiment d'importance pour elle. Quand elle entend son nom à l'énoncé du palmarès pour le César de la Meilleure actrice, elle quitte son fauteuil et à grandes enjambées, rejoint la scène où Charles Vanel et Marie-France Pisier lui remettent son trophée. Elle balbutie quelques phrases de remerciement, puis elle se sauve à toute allure à destination du restaurant où l'attend la chanteuse Alice Dona. Elle en a même oublié d'embrasser sa statuette comme si elle pressentait qu'un jour ce César pourrait avoir le goût amer du baiser de Judas.

Au sommet de sa popularité, Annie est réclamée de toutes parts. Elle enchaîne film sur film, notamment pour André



Dans Le Gitan de José Giovanni, en1975.

Cayatte et Dolorès Grassian, une ex-petite amie de Bernard Fresson. Ce *Dernier Baiser* sera l'ultime film qu'ils tourneront ensemble car, entre eux, le torchon ne cesse de brûler. Ils se disputent en permanence et s'accrochent pour un rien. Annie ne supporte plus d'être une femme battue. Alors, au milieu de l'année 1978, elle le met à la porte. Libérée de cette emprise masculine, elle se soulage l'esprit en jouant la comédie comme pour mieux panser ses plaies au cœur et au corps.



Mesure-t-elle seulement qu'en s'étourdissant ainsi, elle passe à côté de l'essentiel : sa fille ? Elle ne la voit pas grandir. Elle en oublie presque que Giulia aura quinze ans le 4 juillet prochain et qu'elle s'en éloigne tous les jours davantage.

Une fausse bonne idée

Dans des productions à gros ou à petits budgets, Annie monopolise quasiment les écrans de cinéma. Elle est partout et elle rapporte beaucoup d'argent à ceux qui parient sur cette actrice qui vient de décider d'abandonner pour un moment le registre dramatique au profit de celui de la comédie franchouillarde. Elle ne veut plus faire pleurer mais faire rire, aussi saute-t-elle sur l'occasion de retrouver Philippe Noiret dans l'aventure de *Tendre Poulet* réalisé par Philippe de Broca. Elle y joue le rôle d'un commissaire de police tombant amoureuse d'un professeur de grec. Annie et Philippe s'amusent et, à la fin du tournage, ils conviennent déjà d'un prochain rendez-vous qui aura lieu deux ans plus tard avec *On a volé la cuisse de Jupiter*. D'ici là, Annie doit épouser Louis de Funès. Le plus célèbre des gendarmes de Saint-Tropez est lui aussi au sommet de sa carrière. Il fait pouffer la France entière. Depuis la disparition de Bourvil le 23 septembre 1970, son légendaire partenaire du *Corniaud* et de *La Grande Vadrouille*, les producteurs lui cherchent un partenaire à sa démesure, après avoir essayé Yves Montand et Coluche. L'idée de l'associer à une femme qui va lui tenir tête fait rapidement son chemin. On ne prend pas beaucoup de risques. Le succès est «garanti sur facture». C'est Claude Zidi qui est aux commandes. Le scénario élaboré par Pascal Jardin et Michel Fabre met aux prises un industriel et sa femme férue d'écologie.

Un tournage sans heurts où de Funès se montre adorable et où Annie lui fait les yeux doux. Elle s'éprend d'un Louis de Funès plutôt embarrassé par ses déclarations d'amour que Jeanne, sa propre épouse, juge pour le moins déplacées. Il fait son travail avec son

Dans* Tendre Poulet, *un film réalisé en 1978 par Philippe de Broca sur un scénario de Michel Audiard.



Avec Philippe Noiret dans Tendre Poulet.



Avec Louis de Funès dans La Zizanie.

professionnalisme légendaire et ne traîne pas une fois les projecteurs éteints. Il affirme volontiers qu'Annie Girardot est « un Bourvil en jupons », mais il n'a de cesse de repousser ses avances à peine voilées. *La Zizanie*, qui a nécessité un budget de 21 millions de francs, doit se contenter de 540 000 entrées contre plus d'un million l'année précédente avec *L'Aile ou la Cuisse*. Annie ne s'en offusque pas poursuivant son marathon cinématographique sans trop de

discernement. Pis, elle ne voit pas le temps passer et encore moins le monde du cinéma évoluer. Une nouvelle génération commence à éclore Les Miou-Miou, Carole Laure, Isabelle Adjani, Fanny Ardant, Nathalie Baye… commencent à émerger et font de l'ombre à une Annie Girardot qui s'approche de la cinquantaine. Un âge critique pour les comédiennes. Il lui faudrait songer à négocier le virage. Annie n'y prête pas attention et s'engage dans des projets qui la desservent à l'exception de *La Clé sous la porte* signé Yves Boisset où elle partage l'affiche avec Patrick Dewaere.

Toutefois, histoire de changer d'air, elle accepte en 1980 de monter pour la première fois de sa vie à cheval. Elle répond ainsi à l'invitation du romancier Henri Decoin qui réalise pour la télévision *La Dernière Nuit* d'après son roman éponyme. Elle y joue Marie Stuart et découvre à cette occasion les contraintes d'un téléfilm où il faut tourner vite et bien, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Tout comme elle est ravie de se payer le luxe de pousser la chansonnette dans l'émission

De Funès ce gendarme

Agacé par les assiduités d'Annie Girardot, Louis de Funès… prend la poudre d'escampette une fois achevé le tournage de *La Zizanie*. Il se réfugie dans son château de Clermont, près de Nantes. Las de recevoir ses coups de téléphone, de Funès donne l'ordre à ses domestiques de lui faire savoir qu'il n'y est pour personne. Il ignorera ainsi qu'Annie voulait lui proposer un scénario les réunissant sous la direction de José Giovanni. L'histoire vraie d'un homme emprisonné en 1914 et qui était resté dans sa geôle plus de cinquante ans, parce que l'on avait oublié de le relâcher ! L'erreur corrigée, l'homme ne supporta pas de rester plus de 48 heures en liberté et demanda à retourner en prison. Annie pensait que de Funès serait bouleversant dans ce rôle. Ne pouvant le joindre, elle a laissé tomber l'affaire en poussant un « Et merde ! » fracassant.



Dans La Clé sur la porte *d'Yves Boisset, un film réalisé en 1978.*



de variété de Sacha Distel, *Sacha Show*, où elle croise le futur nouvel homme de sa vie.

Il a trente cinq ans. Il écrit des chansons pour Johnny Hallyday ou Christophe. En croisant ce Bob Decout, il lui revient à l'esprit qu'elle aime chanter. Alors

Dans* Cause toujours tu m'intéresses *d'Édouard Molinaro, en 1979.

pourquoi ne pas ajouter une corde à son arc en enregistrant un disque ? Elle s'en ouvre à Bob Decout qui trouve l'idée



***Annie Girardot en août 1979 sur le tournage du film* Mourir d'aimer.**

excellente et lui promet de lui proposer rapidement au moins un texte. Ils se fixent rendez-vous dans un studio d'enregistrement de la rue des Dames. Ni l'un l'autre n'en mènent très large.

Tremblant, Decout lui montre ce qu'il a baptisé *Pigalle*. Dans cette chanson, il est question du retour d'une actrice dans son quartier de jeunesse, où elle fit ses premiers pas de comédienne, après avoir été dévasté par une bombe atomique. Annie, face au micro, chante cette histoire qui, visiblement, l'émeut. Elle est à ce point ravie qu'elle demande à Bob de lui écrire d'autres mélodies et de venir les lui proposer chez elle, place des Vosges. Quelques jours plus tard, ils partagent une pizza en toute intimité. Ils auraient bien pu ne plus se quitter, sauf si Renato Salvatori n'était venu sans prévenir quémander quelque argent à celle qui est toujours son épouse. Il reste un trop long moment au gré d'Annie qui finit par le chasser… avant de se jeter dans les bras de Bob Decout, qui n'attendait que cela. Le lendemain matin, Annie l'invite à vivre en sa compagnie chez elle et pour longtemps, ne se doutant pas, en femme éperdument amoureuse, que c'est une fausse bonne idée.



« JE SUIS ENCORE VIVANTE ET JE VOUS EMMERDE ! »

Ci-dessus, Annie Girardot en avril 1991.
Ci-contre, avec Jean-Pierre Cassel dans La vie continue, *réalisé par Moshé Mizrahi, en 1981.*

Épanouie, lumineuse, frémissante, Annie Girardot voudrait crier à la terre entière sa joie de vivre retrouvée et elle ne s'en gène pas. Tous ses amis sont rapidement dans la confidence. Elle emmène Bob Decout partout où il convient qu'on les remarque. Inconnu encore hier, Bob fréquente désormais ce Tout-Paris artistique qui s'affiche à l'Élysée-Matignon où

Avec Laurent Malet dans Le Cœur à l'envers *de Franck Apprederis, en 1980.*

Sophie Rochas, la maîtresse des lieux, n'accepte dans son club très fermé que ceux et celles qui font l'actualité cinématographique, théâtrale, musicale ou littéraire. Decout s'assoit à la même table que Pierre Mondy, Caroline Cellier, Jean Poiret, Jacqueline Maillan, le romancier et homme de presse Gonzague Saint-Bris ou Serge Gainsbourg. Tout le monde le trouve drôle et charmant. Tout le monde s'accorde à dire que grâce à lui, Annie Girardot n'a jamais été aussi rayonnante et qu'elle a ainsi redonné un sens à sa vie. Oui, Annie est follement amoureuse de cet homme de quinze ans son cadet et elle est prête à faire mille folies pour ne pas le perdre. Tout naturellement, Annie part avec Bob en Italie chez… Renato. Derrière eux, les paparazzi sont à l'affût pour mitrailler « la Girardot et son jeune amant français ». Mais ce n'est pas le plus grave. Lors de ces vacances, Renato les invite à être d'une soirée privée à Rome.



Annie et Bob ne demandent qu'à s'amuser, ignorant qu'ils vont se retrouver dans un cercle de jeu où, d'une part, l'alcool coule à flot et, d'autre part, on consomme de la cocaïne. Ni l'un ni l'autre n'y ont jamais goûté et ils vont s'y essayer juste pour voir ! Mais tombés dans le piège de la poudre blanche, ils en deviendront les esclaves… pendant treize ans, tout le temps de leur liaison.

Roulette russe… à Paris

Le temps du farniente passé, ils se remettent à travailler d'arrache-pied à l'élaboration de l'album 33 tours qu'Annie veut sortir. Bob écrit les titres qui enrichiront son *Ce que j'ai dans la tête* dont la publication est prévue en 1982. Ils se prennent aussi à rêver qu'ils pourraient monter ensemble un spectacle original mêlant danse, musique, théâtre et chant. Il leur vient à l'oreille que le Casino de Paris est à vendre. Accueillis par Jean Bauchet, le propriétaire de ce lieu historique où se produisirent Mistinguett et, il y a peu encore, Line Renaud, ils sont immédiatement séduits. Il leur reste à convaincre Bauchet de leur louer la salle en attendant son rachat. Hélas, le nouvel acquéreur veut raser le Casino de Paris pour le transformer en… parking ! Ulcérée en apprenant cela, Annie se précipite chez Jack Lang, le ministre de la Culture de François Mitterrand, qui l'écoute plaider la cause de ce lieu mythique et classe la façade monument historique. La voix est désormais libre pour monter ce spectacle qui va s'appeler *Revue et corrigée*.

Dans Le Cœur à l'envers *de Franck Apprederis, en1980.*



Dans La Revanche *de Pierre Lary, en1981.*

Bob écrit les textes et assure la mise en scène de ce qui ressemble à un coup de poker ou pis, à une roulette russe.

Catherine Lara compose les musiques, le couturier Jean-Paul Gaultier crée les costumes, Jacques Rouveyrollis s'empare des lumières et, dans ce projet fou, Annie s'entoure de jeunes chanteuses comme Jakie Quartz et Patricia Gilbert, la future Guesch Patti. L'intrigue de ce spectacle tient en quelques mots. Une femme (Annie Girardot) accompagnée d'hurluberlus excentriques, décide de rouvrir cette salle en réveillant toute la machinerie assoupie et les fantômes du passé. Les amis d'Annie ne sont pas les derniers à la prévenir qu'elle se lance dans une entreprise qui pourrait la conduire à la ruine. Elle ne les écoute pas. Elle est prête à cette folie pour que son «homme» continue de s'amuser comme un fou. Que n'a-t-elle voulu entendre ses conseils avisés. Avant même que la revue ne soit à l'affiche, des journalistes

se gaussent de la comédienne en n'hésitant pas à titrer, par exemple, que prochainement on pourra admirer «Girardot la plume dans le cul». Elle se fiche pas mal de ce qu'on peut écrire. Elle a misé beaucoup d'argent dans ce défi et elle entend bien le relever haut la main. Mais dès le soir de la première, elle sent que rien n'est joué, bien au contraire. Même ses plus proches amis comme Lino Ventura ne sont pas convaincus. Annie court tout droit à l'échec. Au bout de trois semaines, il faut se rendre à l'évidence, le public n'a pas suivi, et Annie Girardot doit plier bagages. Elle fait ses valises et ouvre son porte-monnaie payant chacun rubis sur l'ongle. *Revue et corrigée* s'avère être un tel gouffre financier qu'Annie est obligée de vendre son immeuble de la place des Vosges. Elle se réfugie avec Bob dans son appartement de la rue du Foin. Et comme une catastrophe n'arrive jamais seule, l'administration fiscale lui réclame au même moment des arriérés d'impôts. Annie parvient tout juste à sauver sa maison en Sardaigne.

Afin de renflouer sa tirelire, Annie se produit au Théâtre Montparnasse dans un nouveau spectacle signé Bob Decout. Dans *Marguerite et les autres*, elle dit des textes de Cocteau, Pierre Étaix, Gaya Bécaud et Félix Leclerc. La salle est plus petite et cette fois, le public est au rendez-vous. Seulement, un soir, alors qu'elle exécute son habituel numéro de trapèze, elle glisse, chute et s'en tire sans fractures mais avec un traumatisme crânien qui l'oblige à arrêter ses représentations. 1982 est une année noire pour Annie Girardot que l'industrie cinématographique a laissé tomber. Elle ne reçoit aucune proposition et cela pendant deux très longues années. Deux années pendant lesquelles les journaux ne veulent même plus entendre parler d'elle. Par exemple, le journaliste Henry-Jean Servat se voit refuser par *Libération* et *Paris-Match* des articles qu'il voulait lui consacrer!

Lola et la Thénardier

Annie Girardot n'est pas la seule victime de ses échecs successifs. Les mauvaises langues s'en prennent à Bob Decout qu'on accuse non seulement de prévarication mais encore de profiter grassement des largesses de sa compagne. Ne vient-elle pas de louer à Ville-d'Avray une maison pour accueillir son épouse légitime et leurs deux enfants ? Ne se met-elle pas encore en tête de trouver des financements pour qu'il réalise son premier long-métrage, *Adieu blaireau*, dans lequel elle tiendra



Annie Girardot et Bob Decout lors de la première de Sylvie Vartan au Palais des Congrès, à Paris, le 13 septembre 1983.

la vedette en compagnie de Philippe Léotard. Son seul nom attire des producteurs, qui regretteront amèrement d'avoir financé cet échec commercial lors de sa sortie le 30 avril 1985. Si, entre Annie et Bob, l'idylle continue, ils prennent la sage décision de ne plus jamais travailler ensemble après leurs trois échecs financiers et artistiques.

Seule éclaircie dans cette atmosphère pesante, l'arrivée le 14 juillet 1985 de Lola, que Raymonde Girardot a aidé à venir au monde. Giulia vient de donner à sa mère une petite fille qui a bien besoin de ce rayon de soleil. Mais Annie doit abandonner son rôle de grand-mère à regret pour rejoindre Claude Lelouch et jouer une femme dont la jalousie provoque le malheur des siens. Le film *Partir, revenir* lui donne une vraie bouffée d'oxygène. C'est le dernier film où elle tiendra le rôle principal… Il marque aussi le début d'une nouvelle traversée du désert cinématographique qui va durer trois ans ! Fort heureusement, Annie retrouve un public grâce à la télévision et à l'ami Serge Korber qui en fait son héroïne



Dans **Cinq Jours en juin** *de Michel Legrand, en 1988.*

dans *Florence ou la Vie de château* qu'elle tourne dans la région de Toulouse. Pendant plusieurs mois, elle est aux anges, en compagnie de sa fille et de Lola. Elle reprend aussi des forces en respirant le bon air du Sud-Ouest. À la suite de ce succès, elle enchaîne avec la saga *Le Vent des Moissons* de Jean Sagols qui lui vaudra un Sept d'or en 1989. Un titre qu'elle apprécie mais qui ne la console pas de la mort de Renato Salvatori, le 27 mars



Dans **Prisonnières** *de Charlotte Silvera, Annie Girardot interprète un rôle qu'elle connaît bien, en 1988.*

1988, et des errances de sa fille qu'elle soustrait *in extremis* aux paradis artificiels. En revanche, elle est satisfaite d'avoir pu dire ses quatre vérités dans un livre, *Vivre d'aimer*, publié au mois de mars 1989. Elle y règle ses comptes avec les journalistes qui la crucifièrent. Elle leur consacre un chapitre qu'elle conclut par un : « Je suis encore vivante et je vous emmerde ! »

La télévision est désormais sa bouée de sauvetage financier qui lui permet d'entretenir sa mère, sa fille, Bob Decout et une kyrielle de connaissances en panne d'argent. Annie Girardot, la généreuse aux yeux noisette qui ne rient jamais tout à fait, même quand elle sourit, et oublie presque le cinéma en revenant à ses amours théâtrales. Elle joue *L'Avare* de Molière sous les auspices de Roger Planchon à Villeurbanne. Elle sert encore Ionesco dans *Le roi se meurt* aux Bouffes du Nord, Daniel Soulier pour *Les Chutes*

du Zambèze, à Chaillot, en 1994, peu de temps après avoir congédié Bob Decout. Travailler lui permet de conjurer le mauvais sort qui s'acharne sur elle. Après Renato, c'est au tour de sa mère de mourir. Et c'est encore Claude Lelouch qui vole à son secours en l'engageant dans son nouveau film *Il y a des jours… et des lunes*. Elle n'y tient qu'un rôle secondaire mais qui est à ses yeux d'une grande importance car, grâce à lui, elle va gravir les marches du Festival de Cannes, prouvant ainsi aux imbéciles que « j'en suis encore capable ». Puis elle s'envole vers la Chine pour les besoins du téléfilm *Hôtel Shangai*, de Peter Patzak, avec, à ses côtés, Giulia, Lola et le petit dernier, Renato Junior. Le providentiel Lelouch lui ouvre à nouveau les bras pour être de la distribution de sa version cinématographique du chef-d'œuvre de Victor Hugo, *Les Misérables*, version 1945. Elle n'a pas de scénario en main mais elle dit oui avec le cœur et la tête. Claude ne l'a jamais trahie. Elle sait juste qu'elle y sera la Thénardier devant persuader Michel Boujenah, très inquiet de la disparition de sa femme, de «coucher avec moi». Après que Lelouch a crié «Action!», Annie improvise son monologue devant un Boujenah affublé d'une grosse père de lunettes et d'un faux nez. À la fin de la prise, Lelouch l'applaudit et s'écrie : «C'est une anthologie.» Ces quelques minutes ont rincé une Annie Girardot qui y a mis toute sa colère, toute sa désespérance de ne pas avoir fait du vrai cinéma durant trop d'années.

Une aumône

Après la cérémonie des Césars, Annie s'est empressée de téléphoner à Claude Lelouch qui l'avait regardée à la télévision depuis son appartement montmartrois. Leur émotion était si intense qu'ils n'ont pas réussi à parler. Ils ont simplement pleuré. Pour sa part, son amie Marie-France Pisier, présente dans la salle est terriblement bouleversée, car «c'était très dur de la voir comme ça. Lui donner un César pour un second rôle, c'était presque l'aumône pour une actrice qui a autant marqué le cinéma français.»



Dans* Comédie d'amour *de Jean-Pierre Rawson, réalisé en 1989.

Le 3 février 1996, Philippe Noiret ouvre la 21ᵉ Nuit des Césars. Dans la salle, il y a Lauren Bacall, Juliette Binoche, Isabelle Huppert, Eddy Mitchell… et, assise tout au fond de la salle, Annie Girardot. Quand elle entend son nom pour recevoir le trophée de la Meilleure actrice dans un second rôle pour *Les Misérables*, elle se lève, s'avance en titubant jusqu'à la scène et, là, elle vide tout ce qu'elle a sur le cœur. Elle balance au monde du cinéma à quel point il lui a manqué. «Follement. Éperdument. Douloureusement.» Les larmes aux yeux, elle met un terme à sa diatribe d'un «votre témoignage, votre amour me font penser que peut-être, je dis bien peut-être, je ne suis pas encore tout à fait morte.»



LA PASSION… TOUT SIMPLEMENT

Ci-dessus, dans La Nuit d'Epstein (Epsteins Nacht), *un de ses derniers rôles dans le film réalisé par Urs Egger en 2001. Ci-contre, lors de la présentation de* Caché, *un film de Michael Haneke, à Cannes en 2005.*

Un César peut-il être le synonyme du sésame permettant la renaissance cinématographique d'une Annie Girardot qui, pendant une semaine, est redevenue la reine de Paris ? Elle est en droit d'y rêver mais elle va vite déchanter. Il ne se profile rien à l'horizon en dehors de deux petits films dont l'un, *L'Âge de braise*, sera tourné au Canada, et un court-métrage. À bientôt soixante-cinq ans, Annie n'intéresse plus les producteurs.



Dans* Les Braqueuses *de Jean-Paul Salomé avec Catherine Jacob, Nanou Garcia, Clémentine Célarié et Alexandra Kazan, en 1994.

Pourtant elle conserve une furieuse envie de travailler au lieu de s'ennuyer chez elle à faire des mots croisés ou à feuilleter des magazines. Alors comme le cinéma la boude et avant de partir en Uruguay donner une série de représentations de *Madame Marguerite*, elle s'accorde quelques vacances en Sardaigne. Mais un jour de l'été 1997, sa fille s'inquiète, Annie l'a confondue avec Raymonde! Giulia doit insister pour que sa mère retrouve la raison. Une autre fois, alors qu'elles sont parties ensemble faire du bateau, elle surprend sa mère en perte de repère, agrippée à l'échelle, dans l'eau. Annie est comme désorientée. Ces deux incidents intriguent Giulia qui entend bien arriver à lui faire accepter d'aller voir un médecin. Annie repousse cette idée argumentant que son emploi du temps

est chargé et que l'on verra cela à son retour d'Amérique du Sud.

«C'est pas des cèpes… c'est des betteraves!»

La veille de la première représentation prévue devant tout le gratin uruguayen, Annie s'escrime à mémoriser un texte qu'elle a interprété des milliers de fois comme si elle l'avait oublié. Elle butte sur les mots. Elle inverse les phrases. Témoin de son désarroi, Giulia lui suggère d'installer sur le bureau de Madame Marguerite, un cahier avec le texte écrit en gros caractères. Annie refuse catégoriquement, persuadée qu'une fois qu'elle sera sur scène tout lui reviendra. Au début de la représentation, tout se passe normalement puis, soudain, elle se met à sauter des pans entiers du texte au point que la pièce ne ressemble plus à rien. Le rideau une fois baissé, après les saluts, Annie se précipite dans sa loge et éclate en sanglots. «Je suis morte, je suis morte», hurle-t-elle. Jusqu'à ce jour-là, sa mémoire ne l'avait jamais trahie et elle vient de connaître ses premiers trous noirs. Mais cela ne la panique pas vraiment. Elle met cela sur un coup de fatigue passager. Un léger malaise qui se reproduit pourtant quand elle joue *Descente aux plaisirs* de Jean-Pierre Coffe au Théâtre Fontaine quelques semaines plus tard. Cette fois, elle n'oublie pas son texte mais elle dit régulièrement un mot pour un autre. Elle aime bien le monologue de cette bouteille qui raconte sa vie enivrante. Elle l'aime bien mais le public ne la suit pas. Au terme de cinquante représentations, le spectacle est arrêté et Annie en ressent une vive amertume.

Désœuvrée, sans l'ombre d'une proposition pour nourrir sa soif de jouer, Annie s'en retourne à ses grilles fléchées rue du Foin, en fumant ses Gitanes sans filtre. Comme elle n'a jamais été du genre à quémander un rôle, elle attend qu'il vienne à elle. Le premier arrive en la personne du jeune comédien Louis-Michel Colla qui vient d'écrire *Le Sixième Ciel*. Il a le culot de solliciter la comédienne qu'il «aime le plus au monde». Dans un premier temps, Annie est dubitative, mais elle se laisse convaincre par les arguments de

ce « gamin » qui en veut et la veut.
C'est ainsi que le 28 août 1998, au Théâtre Saint-Georges, elle se glisse dans le personnage d'une bourgeoise déguisée en clocharde, qui, après une soirée costumée, rentre chez elle pour y découvrir des chômeurs en train de squatter son appartement et qui la prennent pour une pocharde. La pièce, mise en scène par Jean-Luc Moreau, rencontre un tel succès qu'elle est reprise le 15 mai1999 à la Comédie des Champs-Élysées, avant de partir en tournée jusqu'à la fin décembre. Curieusement, pendant toute cette période, les pertes de mémoire se sont estompées ; mais elles reviennent de plus belle lorsque Annie commence le tournage de *T'aime* réalisé par l'humoriste et trublion Patrick Sébastien.

Au début de cette année 2000, en plus d'être désagréable avec ses partenaires, Jean-François Balmer et Myriam Boyer, ce qui n'est pas dans ses habitudes, elle a des comportements qui intriguent son chauffeur et secrétaire Léo Bardon. Un soir, la mère de Sébastien, afin de lui faire plaisir, lui mijote son plat préféré, une omelette aux cèpes. À peine en a-t-elle avalé une bouchée qu'Annie lève la tête et interroge son hôtesse d'un « Ben, ils sont où, les cèpes ? C'est pas des cèpes qu'il y a dedans, c'est des betteraves ! » Mme Sébastien lui affirme qu'elle est allée les cueillir elle-même, mais Annie n'en démord pas et quitte le repas sans autre forme de procès. Une simple anecdote bien révélatrice d'une maladie qui commence lentement mais sûrement à s'immiscer dans le quotidien de l'actrice. Annie Girardot ne se doute de rien. Elle est bientôt très heureuse d'être sollicitée par le réalisateur autrichien Michael Haneke pour être la mère possessive et alcoolique d'Isabelle Huppert dans son film *La Pianiste*. Elle ne peut imaginer que ce sera son dernier grand rôle et qu'il lui vaudra en 2002 un second César, une fois encore du meilleur second rôle ! En revanche, elle y montre tout ce qu'elle est encore capable de faire. Le visage très marqué par l'âge, elle est épatante à chaque fois qu'elle se place devant la caméra. Un tournage qui ressemble à un enfer surtout quand le metteur en scène réclame quarante-six prises d'une scène où elle se fait projeter contre un placard par Isabelle Huppert. Elle serre les dents et, avec pour remède des granules d'arnica, s'exécute sans broncher.



Avec Isabelle Huppert dont elle fut la mère dans le film La Pianiste.



Annie Girardot lors du 54ᵉ Festival de Cannes, en mai 2001.

Cette même année, Annie veut retrouver la douce compagnie de *Madame Marguerite*. Elle s'en ouvre à Louis-Michel Colla qui dirige désormais le Théâtre de la Gaîté-Montparnasse. Il voudrait lui être agréable mais il doute de ses capacités à tenir la distance. Annie lui semble fatiguée et n'a plus l'âge du rôle, sans compter cette scoliose qui lui impose de porter un corset.

Il ne sait trop comment s'y prendre pour lui faire part de ses inquiétudes. Mais comment ne pas céder devant la volonté de cette femme qui veut remonter sur scène. Alors, il dit oui mais pour seulement cinquante représentations. Dès le soir de la première, c'est un triomphe et il faut même fermer la billetterie, car il n'y aura pas assez de places pour honorer les réservations jusqu'à la date fatidique du 6 janvier 2002. Adieu la Gaîté-Montparnasse et bonjour le Théâtre du Splendid, rue du Faubourg-Saint-Martin jusqu'au mois de mai. *Madame Marguerite* est bien la pièce fétiche d'Annie Girardot. Une pièce qui lui vaut d'être enfin reconnue par ses pairs qui, le 1er avril 2002, lui offrent un Molière de la meilleure comédienne en même temps qu'un Molière d'Honneur pour l'ensemble de sa carrière. Il était temps !

Dans** La Nuit d'Epstein **d'Urs Egger avec Mario Adorf, en 2001.

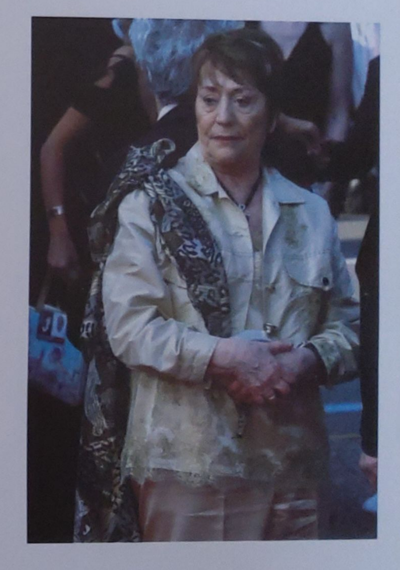
Une absence prolongée

Sur scène, Annie est Marguerite pour le plus grand bonheur de son public mais chez elle, c'est une femme qui intrigue de plus en plus son entourage. Il lui arrive par moment de tenir des propos incohérents, de rabâcher, de confondre une cigarette avec un briquet et de réclamer sans cesse des carrés de chocolat en oubliant qu'elle vient d'en déguster. Son comportement est à ce point alarmant que Giulia et Léo Bardon parviennent à la convaincre de consulter un neurologue à l'hôpital Broca. Après une série d'examens, le praticien laisse tomber son diagnostic : Annie Girardot est atteinte de la maladie d'Alzheimer. À l'annonce de la sentence, Annie se met en colère et insulte le spécialiste. Elle ne veut pas y croire et elle prévient : « Si j'ai Alzheimer, je me jette par la fenêtre ! » Alors, c'est décidé, on n'en parlera plus car Giulia craint que sa mère ne mette sa menace à exécution. Elle en est bien capable. Afin de poursuivre son marathon théâtral et soulager ses pertes de mémoire, on lui impose de se doter d'une oreillette par laquelle un souffleur palliera ses manques. Annie n'aime pas cette béquille, mais elle finit par s'y habituer progressivement et ce soutien va lui permettre d'être cette inoubliable maîtresse d'école jusqu'en 2004 !

Annie Girardot est malade mais personne, en dehors des proches, ne doit le savoir. On lui propose de petits rôles au cinéma ou à la télévision, elle accepte et on s'arrange pour que nul ne se doute de rien. On engage une amie de Giulia, une comédienne, Anne Seiller, pour la seconder. Elle devient sa répétitrice et c'est elle qui, désormais, lui souffle les répliques dans son oreillette quand ronflent les moteurs des caméras. Tout le monde n'y voit que du feu. Ainsi, jusqu'en 2006, Annie apporte sa contribution à une dizaine de films et de téléfilms. L'été de cette même année, Annie part se ressourcer en Bretagne dans la maison familiale de Léo Bardon. À cette occasion, *Paris Match* sollicite une interview en précisant qu'on consacrera huit pages à Annie Girardot où il sera question de sa carrière et de ses projets. C'est la romancière et journaliste Irène Frain qui est chargée de procéder à cet entretien qui se déroule au retour de vacances le 18 septembre 2006, rue du Foin. Giulia, lasse de devoir combattre les rumeurs qui courent ici et là, décide de dire la vérité sur l'état de santé de sa mère. La semaine suivante, le magazine barre sa couverture de ce titre : « Annie Girardot, son combat contre la maladie d'Alzheimer. » Annie ne le saura pas. Giulia et ses petits-enfants prennent soin de dissimuler le magazine auquel elle est pourtant abonnée.

L'annonce de la maladie de la comédienne soulève une vive émotion en France. Annie qui ne sait rien devient, malgré elle, le porte-parole de ces hommes et de ces femmes qui vivent le même calvaire. Elle est comme le symbole de l'espoir qu'un jour on pourra enrayer cette maladie dont on peine à connaître l'origine et qui emporta l'actrice américaine Rita Hayworth en 1987. Le journaliste Nicolas Baulieu se saisit du drame d'Annie Girardot et de celui de ses proches pour réaliser un documentaire.

Au 58e Festival de Cannes, le 14 mai 2005.



Il la suit pendant plusieurs mois afin que chacun sache comme évolue cette « saloperie ».
Le 21 septembre 2008, sur TF1, chacun découvre dans *Annie Girardot, ainsi va la vie,*

son artiste préférée perdant ses repères entre deux moments de lucidité. Chacun découvre la détresse de sa fille Giulia, anéantie par la cruauté de la maladie.

Annie ne se voit pas à l'écran. Elle ne se voit pas hagarde, assise sur un banc de sa chère place des Vosges où elle se demande ce qu'elle fait là. Annie a rejoint une maison médicalisée à Paris depuis le milieu de l'année 2007. La même maison où son frère Jean est lui aussi hospitalisé victime du même fléau. Une maison qu'Annie, paisible et reposée, doit quitter pour l'hôpital Lariboisière où elle s'envole rejoindre les étoiles au matin du 28 février 2011.

À l'annonce de sa mort, les hommages se multiplient, plus touchants les uns que les autres. Line Renaud, Brigitte Bardot, Alain Delon, Claude Lelouch, Mireille Darc cherchent les mots justes mais le dictionnaire est orphelin de ce mot pour définir Annie Girardot. Toute sa vie, elle aura privilégié la pulsion à la sécurité. Toute sa vie, elle aura suivi son instinct en réagissant, en acceptant des films parce qu'on venait la chercher et qu'elle prenait cela pour une preuve d'amour. Elle était faite pour l'amour. Elle était faite pour qu'on ne cesse de l'aimer même après cette absence prolongée. Annie, c'était la passion… tout simplement.

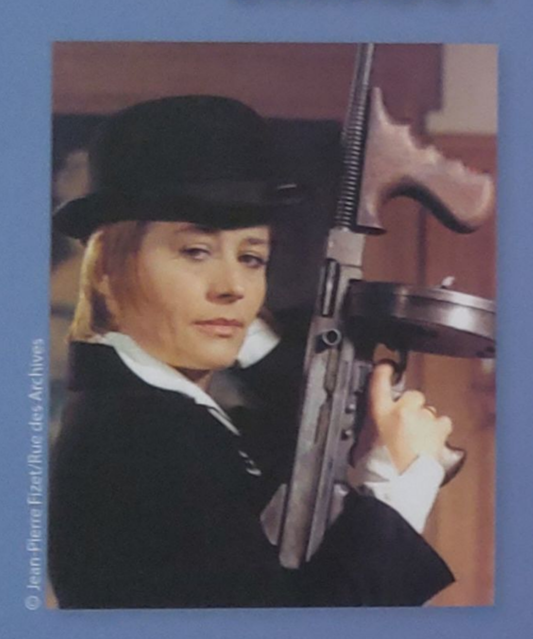
Elles ont dit – Giulia et Bardot

La fille d'Annie Girardot aura accompagné sa mère jusqu'à son dernier soupir. Interrogée, elle se contentera de dire : « Maman adorait sa famille, mais le cinéma, le théâtre, c'étaient sa vie. Quand elle montait sur les planches, elle posait sa valise personnelle. … Elle était repartie vers des souvenirs très lointains mais elle ne se souvenait même plus qu'elle avait été actrice. » Quant à Brigitte Bardot, en colère et fidèle à son franc-parler, elle déclara qu'« Annie, qui a été une actrice très importante, a été oubliée par cette famille, entre guillemets, du cinéma… Cette famille-là, qu'elle aille se faire foutre ! Ce n'est pas une famille. Ces gens l'ont laissée tomber ! »

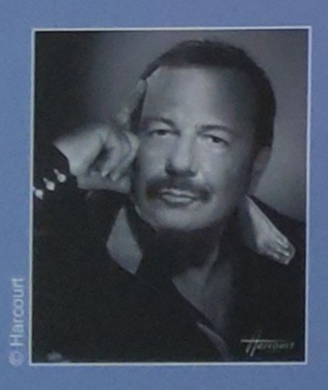


UNE VIE DE LÉGENDE

ANNIE GIRARDOT


© Jean-Pierre Fizet/Rue des Archives

Une détermination guidée par le cœur ! Sans doute est-ce là le fil rouge de l'existence d'Annie Girardot. Résolue très tôt à monter sur les planches, la jeune Annie a décidé que ce serait par la « grande porte ». La Comédie-Française lui ouvre les siennes, puis le cinéma l'appelle. Grâce à Visconti, elle obtient un rôle à sa mesure dans *Rocco et ses frères*. En 1979, le public français la désigne comme son artiste préférée. Côté cœur, en revanche, la plénitude n'est pas au rendez-vous. Aux joies du métier font écho bien des déceptions sentimentales. Comme à l'écran, Annie donne tout… et reçoit moins qu'elle attend. On la voit très peu à partir des années 1990 malgré son apparition à la cérémonie des Césars en 1996. Puis, la maladie d'Alzheimer anéantit ce qui restait de la femme pétillante que les Français aimaient tant.


© Harcourt

HENRY-JEAN SERVAT a débuté sa carrière de journaliste en tant que reporter au *Midi Libre*, puis comme critique théâtral pour *Libération* ; devenu le « confident des stars » et grand reporter. Il tient régulièrement des chroniques dans des émissions sur France Télévision.



Prix France TTC : 5,90 €
Prix Bel. / Lux. : 6,90 €
Prix CH : 10 FS

MONDADORI